

72428.9
2
ANDERSEN

2
CONTES CHOISIS

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

HANS-CHRISTIAN ANDERSEN naquit le 2 avril 1805, à Odensée, dans l'île de Funen, en Danemark. Son père était un pauvre cordonnier qui mourut jeune à la peine. Orphelin, Andersen dut pourvoir lui-même à son existence. Il alla chercher fortune à Copenhague, n'ayant pour tous biens que ses bras et son intelligence. Tout en travaillant, il s'instruisait. Peu à peu il acquit un bagage de connaissances solides, puis il eut la chance de pouvoir entrer dans une école où il apprit le latin. Il se sentit vite attiré vers les lettres, ne rêvant que théâtre et poésie. Ses premières compositions : *l'Enfant mourant*, le *Voyage à pied à Armark* parurent en 1828 et furent suivies presque aussitôt d'un conte satirique et d'un vaudeville. Il eut tout d'emblée un grand succès qui lui donna plus d'aisance et lui permit de faire en 1831 une excursion en Allemagne où il se lia avec des écrivains en renom : Chamisso, Tieck et autres. En 1833 il visita Paris, puis la Suisse, où il acheva son drame *Agnès*. Il se fixa ensuite quelque temps à Rome et y commença son roman *l'Improvisateur* qu'il termina à son retour en Danemark. En 1840 il fit un second voyage en Italie d'où il gagna l'Orient. Grâce à la protection officielle et à une pension annuelle que lui accorda le gouvernement danois, toujours prompt à seconder le talent, il put se livrer exclusivement à ses travaux littéraires. Il réunit ses impressions de voyage dans un volume intitulé : *Bazar d'un poète*. Rentré dans sa patrie, il fit paraître son premier volume de contes dont le retentissement fut immense en dépit de la critique acrimonieuse d'Æhlenschlæger, qui traitait ce genre littéraire de puéril (*barnagtig*). On lui doit aussi le drame d'*Ahasvérus*, plusieurs autres romans : *Les deux baronnes* ; *O.-T.* ; *Rien qu'un violoniste* ; *Être ou ne pas être* ; la *Dryade*, épisode de l'exposition de Paris (1868). Ses contes, qui forment dans leur ensemble son chef-d'œuvre et son véritable titre de gloire, comprennent plusieurs volumes : le *Livre d'images sans images*, les *Nouvelles aventures et histoires*, la *Vierge des Glaciers*. Ses œuvres complètes ont été publiées en vingt-trois volumes. Andersen mourut à Copenhague le 6 août 1875.

Les contes d'Andersen ont été, à plusieurs reprises, en France et à l'étranger, l'objet d'études littéraires de grand mérite ; mais, parmi tous ces travaux, le plus remarquable est, sans contredit, celui du célèbre critique danois Georges Brandes. Il est à regretter que cette appréciation, supérieure à tant d'égards, n'ait pas été traduite en français et que son étendue ne nous permette pas de la reproduire ici. Ceux de nos lecteurs qui voudront la consulter et qui ne connaissent pas le danois la trouveront dans le volume allemand

intitulé *Moderne Geister von G. Brandes* (Frankfurt a/M. 1882. — Literarische Anstalt).

Andersen a eu le rare mérite de faire lire par tout le monde des livres en apparence exclusivement destinés aux enfants. C'était une idée heureuse et en même temps hardie. Après avoir abordé avec succès tous les grands genres, le théâtre et le roman, il mit la main sur une de ces trouvailles qui valent les trésors les plus précieux. Il se fit ouvrir toutes les portes et tous les cœurs en parlant à ceux qui sont les plus chers au foyer de la famille. Les enfants d'abord, puis les mères et les pères aussi prêtèrent l'oreille à ses récits. On reconnut qu'ils avaient quelque chose de captivant, d'une séduction toute particulière, et que dans chacun d'eux passait un de ces doux rayons de soleil auxquels l'âme se réchauffe. Andersen découvrit l'enfant. Il a été le premier qui ait su fixer ces jeunes esprits si mobiles, le premier qui ait parlé une langue bien faite pour eux, bien intelligible et bien agréable à tous. On eut beau lui reprocher d'être enfantin, il prouva par l'intérêt qu'on lui accorda combien la note qu'il avait fait vibrer était juste; non seulement il sut comment il faut tramer un conte d'enfants et comment il en faut enchaîner les parties, mais personne ne rencontra mieux que lui ces bonheurs d'expressions qui rendent, dès le début, le conteur entièrement sympathique à ses auditeurs. Il parcourut, d'une main légère, les diverses octaves du clavier enfantin qu'il étendit. Il y a tel de ses contes qui, sous une forme naïve, a le fond d'une de ces grandes leçons de morale, dont on fait honneur aux plus illustres philosophes. Qu'on lise par exemple l'*Histoire d'une mère*, publiée dans ce volume de la *Nouvelle Bibliothèque populaire*. Quoi de plus émouvant! Et quelles gradations dans ces situations! Qu'on analyse tous les détails de la *Petite Sirène*, cette charmante composition, à la fois gracieuse et dramatique, où la poésie coule à chaque page. Qu'on étudie tous les incidents, tantôt pleins de grâce, tantôt poignants, de ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle *Ib et Christine*. Que l'on écoute avec attention tant d'autres contes charmants du même auteur: La *Reine des neiges*, la *Verte des glaciers*, le *Petit Claus et le grand Claus*, la *Princesse sur un pois*, le *Paradise cheron*, les *Sauteurs*, la *Cloche*, le *Soldat de plomb*, les *Souliers rouges*, la *Bergère* et le *Ramoneur*, les *Cigognes*, *Anne-Lisbeth*, l'*Ombre*, le *Jardin du Paradis*. On reconnaîtra dans chacun de ces tableaux de dimension plus ou moins grande, des qualités de faire et de touche qui sont le propre du génie. D'autres ont cherché à imiter Andersen, aucun ne l'a égalé. Aucun, parmi les anciens ni parmi les modernes, ne peut lui être comparé. Ne mettez point en regard de ces contes ceux de Perrault ou de Grimm, ceux de Musaus, de Hauff, de Berquin ou de Bouilly, vous ne retrouverez, chez aucun de ces derniers auteurs, cette même ironie naïve, cette même originalité d'exposition et de style. Pour comprendre Andersen, pour lui assigner le rôle auquel il a droit dans la littérature contemporaine, il faut le lire lui-même et le lire avec cette conviction que chacun de ses procédés est voulu et tend au but.

Les œuvres d'Andersen n'ont pas été traduites en entier dans notre langue. On en trouvera un choix assez considérable dans l'édition publiée par la maison Garnier frères.

LA PETITE SIRÈNE

Au loin, bien au loin dans la mer, l'eau est bleue comme les plus beaux bleuets et claire comme le cristal le plus pur ; mais elle est si profonde, si profonde que jamais aucune ancre n'en a touché le fond, et qu'il faudrait poser les uns sur les autres bien des clochers très élevés pour arriver de ses profondeurs jusqu'à la surface de l'eau. C'est là que demeure le peuple des mers.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y a que du sable fin et blanc ; point du tout : les arbres les plus singuliers, les plantes les plus curieuses et dont les tiges et les feuilles sont si souples qu'elles frissonnent au moindre souffle et au moindre mouvement de l'eau, y croissent à profusion.

Tous les poissons, petits et grands, glissent à travers leurs branches comme les oiseaux sautillent sur terre dans les branches des arbres. A l'endroit le plus profond se trouve le château du roi des mers ; les murs en sont de corail et les grandes fenêtres en ogive sont faites de l'ambre le plus pur ; le toit est composé de coquillages qui s'ouvrent ou se referment selon la marée ; l'aspect en est féérique, car chaque coquille contient des perles incelantes et si belles qu'une seule d'entre elles serait d'un prix inestimable dans la couronne d'une reine.

Le roi des mers était veuf depuis de longues années, et sa vieille mère s'occupait du gouvernement de son ménage. C'était une femme intelligente, mais fière de son antique noblesse ; c'est pourquoi sa queue était ornée de douze huitres, tandis que les autres nobles n'avaient le droit d'en porter que six. A part cette petite faiblesse, elle était digne de tout éloge, et aimait tendrement les petites princesses des mers, ses petites-filles, belles toutes six, mais dont la plus jeune était la plus jolie, avec son teint délicat comme une feuille de rose, et ses yeux bleus, profonds comme un lac ; cependant, de même que ses sœurs, elle n'avait pas de pieds ; son corps se terminait en une queue de poisson.

Toute la journée les princesses pouvaient jouer dans les grandes salles du château, où des fleurs magnifiques serpentaient le long des murs ; les grandes fenêtres d'ambre étaient ouvertes, et les poissons y entraient comme les hirondelles entrent chez nous lorsque nous ouvrons les fenêtres ; ils nageaient doucement vers elles, leur mangeaient dans les mains et se laissaient caresser par leurs amies.

Devant le château, il y avait un grand jardin, avec des fleurs écarlates ou bleues ; les fruits brillaient comme de l'or et les fleurs comme du feu, et leurs tiges et leurs feuilles se balançaient sans cesse ; à terre, le sable le plus fin et bleu comme la flamme du soufre ; autour de tout cela, une singulière lueur bleue ; on eût pu se croire bien haut dans les airs, avec le ciel au-dessus de la tête et sous les pieds, et non tout au fond de la mer. Quand le vent ne soufflait pas, on pouvait voir le soleil ; il apparaissait comme une gigantesque fleur de poupre, dont le calice répand la lumière.

Chacune des petites princesses avait dans le jardin une petite place où elle pouvait bêcher et planter comme elle l'entendait ; l'une donnait à sa plante l'aspect d'une baleine ; une autre préférait lui donner la forme d'une ondine ; la plus jeune avait arrondi la sienne pour la faire ressembler au soleil, avec des fleurs aussi rouges que lui.

C'était une singulière enfant, pensive et réfléchie ; et tandis que ses sœurs faisaient parade des objets les plus extraordinaires qu'elles avaient récoltés des vaisseaux naufragés, elle ne voulait pour elle, en dehors des belles fleurs rouges qui brillaient comme le soleil, qu'une jolie statuette de marbre. Cette statuette représentait un très beau jeune garçon. Taillée dans le marbre le plus blanc, elle était descendue jusqu'au fond des mers à la suite d'un naufrage. La

jeune princesse avait planté à côté de la statue un saule pleureur rose, qui croissait à ravir et la couvrait de ses fraîches branches qui retombait ensuite vers le sol sablonneux et bleu, et dont l'ombre teintée de violet était sans cesse en mouvement, comme les branches ; on eût dit que le sommet et les racines de ce saule cherchaient à s'envoyer, en jouant, de doux baisers.

Elle ne connaissait pas de plus grand bonheur que d'entendre parler des êtres humains ; sa grand'mère devait sans cesse lui raconter tout ce qu'elle savait des vaisseaux, des villes, des hommes et des animaux ; ce qui lui semblait surtout délicieux sur terre, c'est que les fleurs y répandent de doux parfums, car il n'en est pas de même au fond de la mer ; que les forêts y sont vertes et que les poissons qui peuplent les arbres y chantent de douces chansons dont se réjouit le cœur. La grand'mère appelait « poissons » nos petits oiseaux, elle ne pouvait les nommer autrement, n'ayant jamais vu d'oiseaux.

« Lorsque vous aurez atteint votre quinzième année, disait la grand'mère, vous obtiendrez la permission de vous élever jusqu'à la surface de la mer, de vous asseoir lorsque la lune donnera, sur les grands rochers, et de voir passer les grands vaisseaux. Vous apercevrez alors des forêts et des villes. » L'année suivante, l'une des sœurs atteignit sa quinzième année ; cependant, comme elles étaient toutes à un an d'intervalle, la plus jeune avait encore à attendre cinq ans avant de pouvoir songer à quitter le fond de la mer pour voir ce qui se passe chez nous ; mais la sœur aînée promit de raconter aux autres tout ce qu'elle aurait vu et tout ce qu'elle aurait le plus admiré, car leur grand-mère ne leur en racontait pas assez ; il y avait tant de choses qu'elles auraient voulu savoir.

Aucune d'elles, cependant, n'était aussi impatiente que la plus jeune, qui précisément avait à attendre plus longtemps que les autres, et qui était toujours silencieuse et pensive. Bien souvent, la nuit, elle se mettait à la fenêtre ouverte et regardait, dans les flots bleus, les poissons aller et venir en agitant leurs nageoires et leur queue. Elle pouvait alors apercevoir la lune et les étoiles, qui apparaissaient à travers les eaux, plus pâles mais plus grandes qu'elles ne nous semblent à nous autres, êtres humains. Lorsque, subitement, elle les voyait disparaître, cachées par une sorte de nuage noir, elle se disait que sans doute une baleine ou quelque grand vaisseau, transportant des quantités d'hommes, s'était interposé entre les astres et elle, et que peut-être tous ces êtres humains qui voguaient là-haut, tout là-haut, ne se doutaient pas qu'une délicieuse petite sirène tendait, du fond de la mer, ses mains blanches vers la quille du grand vaisseau.

L'aînée des princesses avait donc quinze ans et obtint la permission de monter à la surface de la mer.

Lorsqu'elle revint, elle avait mille choses intéressantes à raconter, mais ce qu'elle trouvait de plus délicieux, disait-elle, c'était de s'étendre, lorsque brille la lune, sur un banc de sable dans la mer bien calme, et de contempler la côte et la grande ville, où les lumières scintillent comme des centaines d'étoiles ; d'écouter la musique, le bruit des voitures ; de voir tous ses hauts clochers et d'entendre le son de toutes ses cloches.

Oh ! comme sa jeune sœur l'écoutait avec intérêt ! et lorsqu'ensuite elle se retrouvait seule à la fenêtre ouverte et qu'elle regardait à travers les flots bleus, elle songeait à la grande ville, à son mouvement, à son bruit, et il lui semblait que le son des cloches descendait jusque vers elle.

L'année suivante, la seconde des sœurs obtint la permission de s'élever du fond des eaux et de nager vers la terre. Lorsqu'elle arriva à la surface de la mer, c'était le moment où le soleil se couchait, et elle trouva que de tout ce qu'elle avait vu, c'était ce qu'il y avait de plus beau. « Tout le ciel, disait-elle, paraissait être d'or, et les nuages étaient d'une splendeur indescriptible.

Ils avaient passé au-dessus de sa tête en une longue traînée pourpre et violette, tandis que plus bas, mais plus vite encore que les nuages, un essaim de cygnes sauvages effleuraient l'eau vers l'endroit où se couchait le soleil. Ils allaient au-devant de lui, mais il disparut subitement, et la lueur rose s'éteignit sur la mer comme dans les nuages.

L'année d'après, la troisième sœur monta; c'était la plus téméraire de toutes, et elle se hasarda à remonter le courant d'un large fleuve, dont l'embouchure était tout près de là. Elle aperçut de superbes collines vertes couvertes de vignes; elle vit d'imposants châteaux à travers des forêts magnifiques; elle entendit chanter les oiseaux, et le soleil était si chaud qu'elle était souvent obligée de plonger sous l'eau pour y rafraîchir son visage brûlant. Dans une étroite baie, elle rencontra une petite bande d'enfants; ils étaient complètement nus et pataugeaient dans l'eau; elle voulut jouer avec eux, mais ils se sauvèrent effrayés; puis arriva un petit animal noir, un chien, — elle n'avait jamais vu de chien — qui aboya si fort qu'elle prit peur et regagna la pleine mer en toute hâte. Mais elle se souvint toujours des magnifiques forêts, des vertes collines et des mignons enfants qui savaient nager dans l'eau, bien qu'ils n'eussent pas de queue de poissons.

La quatrième sœur ne fut pas aussi hardie; elle resta en pleine mer et déclara que c'était certainement là l'endroit le plus beau. On voyait au loin, bien loin, tout alentour, et le ciel avait, disait-elle, l'air d'une immense cloche de verre. Elle avait vu aussi, mais de très loin, des vaisseaux qui avaient l'air de mouettes; elle avait vu des dauphins faire la culbute et des baleines lancer de l'eau par leurs naseaux, de sorte que l'on eût dit des centaines de jets d'eau.

Enfin vint le tour de la cinquième sœur; comme son jour de naissance se trouvait être en hiver, elle vit des choses que ses sœurs n'avaient pu voir. La mer était toute verte, et de gros blocs de glace flottaient à sa surface; chaque bloc, disait-elle, avait l'air d'être une grosse perle, bien qu'il fût bien plus haut que les plus hauts clochers que construisent les hommes; ils avaient les formes les plus fantastiques et brillaient comme des diamants. Elle s'était assise sur l'un des plus grands, et tous les voiliers s'éloignaient effrayés de l'endroit où l'on voyait ses longs cheveux flotter au vent; mais vers le soir le ciel se couvrit de nuages; elle vit briller des éclairs; elle entendit les roulements du tonnerre, tandis que la mer en furie soulevait bien haut les blocs de glace qui brillaient à la lueur des éclairs. Sur tous les vaisseaux, on cargua les voiles, et la peur et l'angoisse régnaient partout. Quant à elle, tranquillement assise sur sa montagne de glace flottante, elle contemplait les éclairs bleus dont les zigzags se perdaient dans la mer.

La première fois que l'une des cinq sœurs était montée du fond de la mer, elle était revenue enchantée de toutes les belles et nouvelles choses qu'elle avait vues; mais comme elles avaient, depuis qu'elles étaient de grandes jeunes filles, l'autorisation de monter aussi souvent qu'elles le voulaient, elles étaient devenues plus indifférentes. Elles finirent même par déclarer qu'elles se trouvaient au fond de la mer beaucoup plus à l'aise et plus heureuses.

Bien souvent le soir, les cinq sœurs se prenaient par la main et montaient ensemble à la surface de l'eau; elles avaient des voix superbes, bien plus belles que les voix humaines; et lorsqu'au loin elles voyaient s'amonceler les nuages et menacer la tempête, elles nageaient à l'entour des vaisseaux et chantaient — ec des voix bien douces; elles chantaient les beautés de leur domaine sous-marin et priaient les marins de ne pas s'effrayer à l'idée d'y descendre bientôt. Mais ceux-ci ne comprenaient pas leurs paroles et croyaient que c'était la tempête qui grondait plus fort, ils ne voyaient jamais non plus les splendeurs du fond de la mer, car lorsque le vaisseau faisait naufrage les

hommes se noyaient, et ce n'étaient que des cadavres qui descendaient vers le château du roi des mers.

Lorsque les sœurs montaient ainsi le soir, la main dans la main, la petite sœur restait seule et les suivait des yeux; elle était triste, bien triste; elle eût voulu pleurer, mais la sirène n'a pas de larmes; c'est pourquoi elle souffre beaucoup plus.

— Oh! quand donc atteindrai-je ma quinzième année, disait-elle. Je suis certaine que j'aimerai profondément la terre et les êtres humains qui la peuplent et l'habitent.

Enfin le jour tant désiré arriva.

— Te voici donc une grande personne, dit la grand'mère. Viens ici, que je te pare comme j'ai paré tes sœurs.

Elle lui mit sur la tête une couronne de lys blancs; puis elle accrocha huit grandes huitres à sa queue pour témoigner de son haut rang.

— Cela fait bien mal, dit la petite sirène.

— Noblesse oblige. Il faut souffrir pour être belle et imposante, dit la vieille.

Oh! qu'elle aurait voulu secouer toutes ces splendeurs et enlever de sa tête cette lourde couronne; les fleurs rouges de son jardin étaient bien plus belles, mais elle dut se laisser faire.

— Au revoir dit-elle, et elle s'éleva dans l'eau, légère et gracieuse.

Le soleil venait de se coucher lorsqu'elle souleva sa tête hors de l'eau; mais les nuages brillaient encore, pourpres et dorés. L'étoile du soir scintillait; l'air était doux et la mer était calme. Elle vit devant elle un grand vaisseau à trois mâts, et les matelots assis dans les cordages et dans les vergues; on y chantait, on y faisait de la musique et lorsque vint la nuit on alluma des centaines de lanternes, et l'on eût dit que les drapeaux de toutes les nations flottaient au vent. La petite sirène nagea vers la fenêtre d'une grande cabine et chaque fois que l'eau la soulevait elle pouvait voir à travers les vitres étincelantes, tout ce qui se passait à l'intérieur. Il y avait là beaucoup de monde en grande toilette; mais le plus beau de tous était à coup sûr le jeune prince, aux grands yeux noirs; il ne devait pas avoir beaucoup plus de seize ans et c'était en l'honneur de son jour de naissance qu'on déployait toute cette magnificence. Les matelots dansaient sur le pont, et lorsque le jeune prince sortit, cent fusées volèrent dans les airs, et le vaisseau fut éclairé comme en plein jour, si bien que la petite sirène eut peur et plongea sous l'eau; mais bientôt elle releva la tête, et il lui sembla que toutes les étoiles du ciel tombaient sur elle. De grands soleils luisaient de tous côtés, des poissons enflammés voltigeaient dans l'air pur, et toutes ces splendeurs se reflétaient dans la mer calme et paisible. Le bateau était si bien éclairé qu'on pouvait y distinguer chaque petit objet et encore mieux les êtres humains. Oh! qu'il était donc beau, ce jeune prince! Il souriait en serrant la main à tout le monde, tandis qu'on entendait dans le silence de la nuit les doux sons de la musique.

Il se faisait tard, mais la petite sirène ne pouvait détourner les yeux du vaisseau et du beau jeune prince. On éteignit les lanternes de couleur; les fusées cessèrent de monter dans les airs; on n'entendit plus leurs détonations, mais tout au fond de la mer de grands murmures s'élevaient; cependant elle était assise sur l'eau et se balançait en regardant dans la cabine. Mais le vaisseau se souleva, les voiles s'enflèrent, les vagues devinrent plus fortes, de gros nuages montèrent à l'horizon et les éclairs sillonnèrent les nues! Quel affreux temps il va faire! Les matelots replient les voiles; le grand vaisseau se balance sur les flots agités; l'eau se soulève en d'énormes masses noires qui menacent de submerger ses mâts; mais pareil à un cygne il se balance

et réparait au sommet de la vague. La petite sirène trouvait cela fort divertissant, mais les matelots ne pensaient pas de même. Soudain le vaisseau craqua, la mer se précipita dans ses flancs, le grand mât se brisa comme s'il eût été un roseau, et le vaisseau se mit sur le flanc, tandis que l'eau le pénétrait de part en part. La petite sirène comprit alors qu'il était en danger; pendant quelques instants elle eut fort à faire de se garantir elle-même des planches et des débris de toutes sortes qui flottaient sur l'eau; l'obscurité venant si complète qu'elle ne vit absolument plus rien; mais bientôt, à la lueur des éclairs elle reconnut tous ceux qui étaient sur le vaisseau et aperçut le jeune prince au moment où, le vaisseau se brisant, il disparaissait dans les flots. Sa joie en fut grande, car maintenant il allait descendre dans son domaine; mais ensuite elle se dit que les hommes ne peuvent pas vivre dans l'eau, et que lorsqu'il arriverait au palais de son père il ne serait plus qu'un cadavre. Non, non, il ne fallait pas qu'il mourût! Elle se mit donc à nager à travers les planches et les épaves qui flottaient sur la mer, oubliant complètement qu'elle aurait pu être écrasée; elle nagea longtemps, plongeant au fond de l'eau, reparaissant au sommet des vagues et finit par arriver près du prince au moment où les forces lui manquaient pour se soutenir sur les flots agités. Ses bras et ses jambes commençaient à se paralyser; ses beaux yeux se fermaient, et il serait mort certainement, sans la petite sirène. Elle soutint sa tête au-dessus de l'eau, puis se laissa emporter avec lui au gré des vagues.

Le lendemain matin le mauvais temps avait cessé, le vaisseau avait complètement disparu sous les flots et le soleil s'élevait rouge et brillant au-dessus de la mer; on eût dit qu'il colorait également les joues du prince, dont les yeux cependant restaient fermés. La sirène déposa un baiser sur son beau front; il lui sembla qu'il était la statue de marbre de son jardin; elle l'embrassa encore et se prit à souhaiter ardemment de le voir revenir à la vie.

Enfin elle aperçut la terre ferme, et de hautes montagnes bleues dont les sommets couverts de neige ressemblaient de loin à des nuées de cygnes. Plus bas, le long de la côte il y avait de magnifiques forêts vertes, et au premier plan tout près d'elle elle vit un monument qui lui parut être une église ou un couvent, et dont le jardin était planté d'orangers et de citronniers, tandis que devant ses portes croissaient de gigantesques palmiers. La mer formait à cet endroit une petite baie calme, mais très profonde; elle se dirigea vers les rochers où s'amoncelait le fin sable blanc, y déposa le beau prince en ayant soin de lui tenir la tête haute et exposée à la douce chaleur du soleil.

Bientôt toutes les cloches se mirent à sonner dans le grand bâtiment blanc, et de nombreuses jeunes filles traversèrent le jardin; alors la petite sirène se dissimula derrière de hautes pierres, se couvrit les cheveux et la poitrine d'écume de mer et attendit dans sa cachette les événements qui devaient se passer au moment de la découverte du pauvre prince.

Après un court espace de temps une jeune fille s'approcha de l'endroit où il était couché; elle parut tout d'abord très effrayée, mais un instant seulement, puis elle alla chercher du monde et la sirène vit le prince renaître à la vie et sourire à ceux qui l'entouraient. Mais à elle, il ne lui souriait pas! il est vrai qu'il ne savait pas qu'elle lui avait sauvé la vie; elle en eut cependant un profond chagrin et lorsqu'elle l'eut vu entrer dans le grand monument, elle plongea tristement dans l'eau et s'en retourna vers le palais de son père.

Elle avait toujours été tranquille et pensive, mais à partir de ce jour elle le devint encore plus.

Ses sœurs lui demandèrent ce qu'elle avait vu là-haut pour la première fois, mais elle ne raconta rien.

Que de fois, le matin et le soir, elle remonta vers l'endroit où elle avait

abandonné le prince. Elle vit mûrir les fruits du jardin ; elle vit fondre la neige sur les hautes montagnes ; mais jamais elle n'aperçut le prince, et c'est pourquoi elle retournait chaque fois, plus triste encore, dans les profondeurs de la mer. Son unique consolation était d'aller s'asseoir dans son petit jardin et de passer ses bras autour de la petite statuette qui ressemblait au prince ; mais elle ne soignait plus ses fleurs, qui croissaient maintenant à leur gré et mêlaient leurs tiges et leurs feuilles aux branches des arbres qu'elles obscurcissaient.

Au bout de quelques temps elle n'y tint plus et conta son aventure à une de ses sœurs ; les autres en furent naturellement instruites aussitôt, mais elles seules, toutes seules avec quelques autres sirènes, qui ne contèrent la chose qu'à leurs amies les plus intimes. L'une d'elles savait qui était le prince ; elle avait assisté également à la fête donnée sur le vaisseau et put dire d'où il venait et où était situé son royaume.

— Viens, petite sœur, dirent les autres princesses, et, se tenant enlacées, elles s'élevèrent sur l'eau et se dirigèrent vers le château du prince.

Ce château était construit en pierres jaunes et brillantes, avec de grands escaliers de marbre dont les marches descendaient jusque dans la mer. De magnifiques coupes dorées s'élevaient au-dessus du toit, et entre les colonnes qui entouraient tout l'édifice, on apercevait des statues de marbre qui semblaient être vivantes ; on voyait également à travers les vitres étincelantes, des salles somptueusement meublées, tendues des tapisseries les plus rares et dont les murs étaient couverts de grands et splendides tableaux. Au milieu de la plus vaste de ces salles, il y avait un grand bassin qui envoyait jusqu'à la coupole de cristal du plafond ses jets d'eaux dorés par le soleil, et dans lesquels se reflétaient de nombreuses plantes d'un beau vert foncé.

Maintenant elle connaissait au moins l'endroit où il demeurait et elle y passa mainte soirée et mainte nuit, se balançant sur l'eau ; et s'approchant de la terre de plus en plus, elle s'aventura même le long du grand canal qui conduisait sous le grand balcon de marbre ; assise là, dans l'ombre, elle contemplait silencieusement le jeune prince qui ne s'en doutait pas et se croyait tout seul, sous les rayons de la lune.

Elle le vit bien des soirs, entouré de musiciens, voguer dans sa magnifique barque pavoisée, et elle sortait sa petite tête des herbes vertes. Ceux qui voyaient flotter au vent son long voile d'argent, croyaient que c'était un cygne étendant les ailes.

Quand les pêcheurs, la nuit, avec leurs torches, étaient sur le lac, elle les entendait parler avec éloge du jeune prince. Elle se réjouissait alors de lui avoir sauvé la vie, lorsque, à demi-mort, il était entraîné par les flots, et elle songeait au moment où elle avait senti se poser sur son sein la tête du jeune homme, et au baiser plein d'effusion qu'elle lui avait donné. Mais lui ne savait rien de tout cela et ne rêva d'elle pas une seule fois.

De plus en plus les hommes lui devinrent chers, et de plus en plus elle souhaitait de pouvoir demeurer au milieu de ceux dont le monde lui paraissait beaucoup plus grand que le sien, puisqu'ils pouvaient voler sur la mer avec leurs embarcations, escalader les montagnes jusqu'au-dessus des nuages, et que leurs pays, leurs forêts et leurs champs n'offraient point de limites à la vue. Tout cela excitait sa curiosité ; mais ses sœurs ne pouvaient lui expliquer ce qu'elle eut voulu savoir. Elle s'adressa alors à sa grand-mère qui connaissait les régions supérieures auxquelles elle donnait le nom de « pays d'outre-mer ».

— Les hommes, demanda-t-elle, lorsqu'ils ne se noient pas, vivent-ils toujours ? Ne sont-ils pas condamnés à mourir comme nous qui vivons sous les eaux ?

— Sans doute, répondit la vieille, ils doivent mourir et leur vie n'a pas même la durée de la nôtre. Nous pouvons atteindre jusqu'à trois cents ans, et quand nous mourons, nous nous changeons en écume de mer ; nous n'avons point de tombe ici-bas parmi ceux qui nous sont chers. Nous n'avons point d'âme immortelle et nous n'avons pas à attendre une vie nouvelle ; nous ressemblons aux plantes des marais ; on les fauche et elles repoussent. L'âme des hommes au contraire est impérissable ; le corps tombe en poussière, elle s'en élance pour monter à travers l'éther jusqu'aux étoiles brillantes. De même que nous nous élevons au-dessus de l'eau pour contempler les pays de la terre, de même les âmes s'élèvent vers des demeures inconnues que nous ne verrons jamais !

— Pourquoi ne nous a-t-on pas donné une âme immortelle ? dit la petite sirène avec tristesse ; je ferais volontiers le sacrifice de cent ans de mon existence pour un seul jour de la vie humaine, et pour pouvoir entrer dans ce monde céleste.

— Chasse ces pensées de ton esprit, répliqua la vieille ; nous sommes beaucoup plus heureuses que les hommes et nous valons mieux qu'eux.

— Il faudra donc que je meure et que je devienne écume de mer. Alors je n'entendrai plus les concerts des vagues et je ne contemplerai plus les jolies fleurs et le soleil rouge. Ne puis-je rien faire pour obtenir une âme immortelle ?

— Non, dit la vieille ; à moins qu'un homme ne t'aime plus qu'il n'aime son père et sa mère, ne respire que pour toi, et qu'un prêtre ne lui ait fait mettre sa main droite dans la tienne avec la promesse d'une éternelle fidélité ; dans ce cas, son âme déborde dans ton corps et tu as part à ton tour au bonheur des hommes. Il te donne alors son âme sans la perdre lui-même ; mais ces choses-là n'arrivent jamais ; ce qui est beau ici sur la mer, ta queue de poisson par exemple, on le trouve affreux sur la terre. Il est vrai qu'ils ne s'y entendent guère, puisque chez eux il faut avoir deux états grossiers, qu'ils appellent jambes, si l'on veut passer pour beau.

La petite sirène soupira et regarda sa queue.

— Amusons-nous, reprit la vieille ; dans les trois cents ans de notre vie nous avons bien du temps pour sauter et pour danser, c'est une longue période ; plus tard le repos nous sera plus agréable. Ce soir, il y a bal à la cour !

Et quelle pompe inconnue à la terre ! Les murs et les plafonds de la grande salle de bal étaient de verre épais et transparent. Des centaines de gigantesques coquillages y étaient disposés en rangs, roses et verts, et l'on y voyait brûler un feu bleu qui éclairait toute la salle. La clarté traversait les murs et illuminait aussi les eaux ; une foule innombrable de poissons, grands et petits, nageaient vers ces murs de verre ; les écailles des uns avaient l'éclat de la pourpre, les autres celui de l'argent et de l'or. Au milieu de la salle coulait un large fleuve, captivant de beauté, sur lequel dansaient les sirènes, jeunes filles ou mères, en s'accompagnant de leurs chants. Aucune voix humaine n'était aussi suave ; les chants de la petite sirène l'emportaient sur tous les autres, et des salves d'applaudissements retentissants la récompensaient ; elle se sentit un moment tout heureuse, car elle savait que sa voix n'avait sur la terre et sur les eaux point d'égale. Puis elle songea de nouveau au monde terrestre ; elle ne pouvait oublier le prince ; et sa douleur de n'avoir point comme lui une âme immortelle était sans remède. Elle se glissa doucement hors de la salle, et tandis qu'à l'intérieur tout était joyeux, elle alla s'asseoir mélancoliquement dans son petit jardin. Tout à coup les sons d'un cor de chasse retentirent en traversant les eaux et arrivèrent jusqu'à elle.

— Ah ! pensa-t-elle, il vogue en ce moment là-haut, celui qui remplit toutes mes pensées et à qui je voudrais confier tout le bonheur d'une vie. Je

veux tout risquer pour acquérir une âme immortelle. Pendant que mes sœurs dansent dans ce palais de mon père, je veux aller trouver la sorcière des eaux; autrefois j'avais bien peur d'elle et pourtant elle peut me donner peut-être un conseil et me venir en aide.

Elle quitta son jardin et prit le chemin qui conduisait aux tournants derrière lesquels demeurait la sorcière. Le pays était nouveau pour elle, on n'y voyait ni fleurs ni herbes marines; le sable nu et gris montait jusqu'au tournant où l'eau, pareille à la roue d'un moulin, roulait sur elle-même entraînant dans les profondeurs de l'abîme tout ce qu'elle saisissait. Il lui fallut traverser ces remous écrasants pour arriver jusqu'au royaume de la sorcière, et pendant longtemps elle dut traverser un amas de fange que la sorcière appelait son marais tourbeux. Au delà était l'habitation au fond d'une étrange forêt. Les arbres et les broussailles y étaient des polypes, moitié animal, moitié plante; semblables à des hydres à cent têtes surgissant de la terre; au lieu de branches, de longs bras glaireux avec des doigts comme des vers flexibles; leurs membres se mouvaient de la racine au sommet. Tout ce qu'ils pouvaient saisir dans les eaux ils l'enlaçaient fortement et ne le lâchaient plus.

La petite sirène s'arrêta avec anxiété devant ces choses, son cœur battait d'effroi, elle eut voulu rebrousser chemin, mais alors elle pensa au prince et à l'âme des hommes, et cela lui donna un nouveau courage. Elle enroula ses longs cheveux flottants autour de sa tête afin de ne pas donner de prise aux polypes; elle croisa les bras sur sa poitrine et fendit les eaux comme un poisson en passant entre ces monstres hideux qui allongeaient vers elle leurs doigts de glaire tordus comme des serpents. Elle les vit retenant leur proie avec des centaines de tentacules pareils à des cercles de fer. Les noyés, descendus dans l'abîme, n'offraient plus que l'apparence de squelettes blanchis entre les bras des polypes. Ceux-ci maintenaient dans leurs replis toutes sortes de débris de navire, des carcasses d'animaux terrestres, et enfin une petite sirène qu'ils avaient prise et égorgée : ce dernier tableau fut pour elle le plus affreux.

Elle arriva ensuite à une grande place glissante dans la forêt où de grandes et grosses couleuvres d'eau se roulaient montrant leurs hideux ventre jaunâtre. On y voyait une maison bâtie avec des ossements de noyés. Dans l'intérieur était assise la sorcière, laissant un crapaud manger dans sa bouche comme les hommes laissent prendre un morceau de sucre à un serin. Les odieuses couleuvres grasses étaient pour elle des poussins qui s'ébattaient librement sur sa vaste poitrine fangeuse.

— Je sais ce que tu veux, dit la sorcière des eaux. C'est un désir insensé : mais que ta volonté s'accomplisse, ton caprice te précipitera dans le malheur, ma belle enfant. Tu veux te débarrasser de ta queue de poisson et avoir en échange deux jambes comme les hommes, afin que le prince s'éprenne de toi et que tu puisses obtenir une âme immortelle.

La sorcière eut un éclat de rire si bruyant et si affreux que le crapaud et les couleuvres tombèrent sur le sol où ils s'agitèrent convulsivement.

— Tu viens au bon moment, reprit-elle; demain, après le lever du soleil, je ne pourrais plus te venir en aide qu'au bout d'une année écoulée. Je te prépare un breuvage; avant le retour du soleil tu l'emporteras en nageant jusqu'à la terre, tu iras t'asseoir sur la rive et tu boiras ce philtre. Alors ta queue de poisson se transformera en deux piliers qui deviendront ce que les hommes appellent des jambes. Cela te fera mal et il te semblera qu'un glaive aigu t'aura transpercée. Tout le monde dira que tu es la plus belle créature humaine qui ait jamais existé. Tu glisseras bien plus que tu ne marcheras, aucune danseuse ne pourra t'égaliser; mais à chaque pas que tu feras tu croiras poser

le pied sur un couteau tranchant qui fera couler ton sang. Si tu es prête à supporter tout cela, j'exaucerai ta prière.

Un « oui » tremblant fut la réponse et en même temps la petite sirène pensa au prince et au bonheur d'avoir une âme immortelle.

— Réfléchis bien, dit la sorcière ; une fois que tu auras pris la forme humaine, tu ne pourras plus redevenir sirène ; il te sera impossible de rejoindre à travers les flots, tes sœurs et ton père, et si tu ne parviens pas à te faire aimer du prince au point de lui faire oublier et abandonner son père et sa mère, de te préférer à tout et de t'épouser devant le prêtre à l'église, tu n'auras pas d'âme immortelle en partage. A l'aube qui suivra le jour où il se mariera avec une autre, ton cœur se brisera et ton corps se changera en écume de la mer.

— Je veux tout braver, répondit-elle, pâle comme la mort.

— Mais j'exige mon salaire, repartiit la sorcière et je ne veux pas me contenter de peu. Ta voix est plus belle que celle de toutes les créatures d'ici-bas, tu voudrais t'en servir pour le séduire ; je la réclame pour moi et je demande ton plus précieux trésor en échange de mon breuvage. J'y mêlerai de mon propre sang, afin de donner au philtre la force d'une épée à deux tranchants.

— Ah ! s'écria la petite sirène, que me restera-t-il quand j'aurai perdu ma voix ?

— Ta taille gracieuse, dit la sorcière, ta démarche ondoyante, tes yeux éloquents. Cela suffit pour enivrer un cœur d'homme. Eh bien, que décides-tu ? Tire la langue, que je la prenne en paiement de mon philtre.

— Soit ! répondit la petite sirène.

La sorcière mit son chaudron sur le feu pour préparer son breuvage enchanté.

— La propreté est la moitié de la vie, dit-elle. Et elle frotta le chaudron avec les couleuvres qu'elle avait enroulées en un paquet.

Puis elle déchira sa poitrine avec ses ongles et fit couler goutte à goutte son sang noir. Des formes étranges, inspirant l'épouvante, se groupèrent dans la vapeur. De temps en temps, elle jetait de nouveaux ingrédients dans le chaudron et quand le philtre commença à bouillir, il en sortit comme un larmolement de crocodile. A la fin le breuvage fut prêt. Il était aussi limpide que l'eau la plus claire.

— Prends, dit la sorcière. Et elle arracha la langue de la petite sirène.

La pauvre créature ne pouvait plus ni chanter ni parler.

— Si, en passant par ma forêt, les polypes t'arrêtent, lance sur eux une seule goutte de ce liquide ; tu verras leurs bras et leurs doigts éclater en mille morceaux.

Mais il n'y eut point de danger ; les polypes reculèrent avec épouvante lorsqu'ils virent le breuvage magique qui brillait comme une étoile resplendissante.

Bientôt la petite sirène eut traversé la forêt, le marais, et franchi le torrent tumultueux.

Quand elle revit le palais de son père, tous les flambeaux de la grande salle de bal étaient éteints. Tout le monde dormait.

Elle n'eut toutefois pas le courage d'entrer, maintenant qu'elle était muette et voulait abandonner les siens à jamais. Une angoisse mortelle lui serrait le cœur. Elle se glissa dans le jardin, prit une fleur dans le parterre de ses sœurs, envoya des milliers de baisers à la demeure paternelle et monta à travers les flots bleus jusqu'au monde terrestre.

Le palais du prince s'enveloppait des premières rougeurs du matin ; quand la petite sirène gravit les magnifiques marches de marbre, la lune brillait encore dans le ciel. Elle avala le breuvage brûlant et il lui sembla qu'un

glaiive à deux tranchants lui transperçait le cœur. Elle s'évanouit et resta longtemps comme morte. Quand le soleil parut au-dessus des eaux, elle se réveilla et ressentit une souffrance ardente. Puis tout à coup devant elle apparut dans toute sa beauté le jeune prince. Il la regarda, fixant sur elle des prunelles de jais. Elle baissa les yeux et vit qu'elle n'avait plus de queue, et que celle-ci était remplacée par deux jambes belles et blanches. Honteuse, elle s'enveloppa dans sa longue chevelure.

— Qu'as-tu et d'où viens-tu ? demanda le prince.

Un regard triste mais plein d'expression fut sa seule réponse : elle était muette.

Il la prit par la main et l'emmena dans le palais. Comme l'avait prédit la sorcière, elle crut mettre le pied sur des pointes d'aiguille et des tranchants de couteau ; mais elle surmonta sa douleur et se laissa conduire par le jeune homme, en marchant avec la légèreté ; d'un nuage et toutes les femmes qui se trouvaient sur son passage admiraient la grâce et les ondoiements de sa démarche.

On la vêtit de soie et de mousseline. Personne n'était aussi belle qu'elle ; mais elle était muette. Des esclaves, habillées de soie et de brocart d'or, s'avancèrent vers elle et célébrèrent la gloire du prince et du couple royal. Une d'elles l'emportait sur les autres en beauté et le prince en la considérant applaudissait et lui adressait un sourire bienveillant. Alors la petite sirène éprouva une violente souffrance au cœur. Elle n'oubliait pas qu'elle-même chantait naguère bien mieux que cette esclave et elle se disait : « Oh ! s'il pouvait savoir que pour être avec lui, j'ai renoncé à jamais à ma voix ! » Les esclaves exécutèrent des danses gracieuses et légères au son de la musique. Alors la petite sirène courba ses beaux bras blancs au-dessus de sa tête, se dressa sur la pointe des pieds et glissa sur le parquet de la salle avec une grâce qu'on n'avait jamais vue jusqu'alors. Chacun de ses mouvements ajoutait à sa beauté et ses yeux parlaient plus profondément au cœur que le chant des esclaves.

Tout le monde était ravi, surtout le prince, qui l'appelait sa petite « enfant trouvée ». Elle ne cessait de danser, malgré la douleur qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle touchait le sol. Le prince voulut qu'elle restât toujours avec lui et lui donna le droit de coucher devant sa porte sur un coussin de velours. Il lui fit faire un costume de page afin qu'elle pût l'accompagner à cheval. Ils chevauchèrent à travers les forêts embaumées, où les branches vertes lui baisaient les épaules, tandis que les petits oiseaux, dans leurs retraites fidèles, sous le feuillage naissant, gazouillaient en chœur. Elle gravit avec le prince les sommets des hautes montagnes et le sang jaillit de ses pieds délicats ; on le remarqua, mais elle en rit, et elle le suivit si loin et si haut qu'ils virent au-dessus d'eux voguer les nuages, comme s'ils eussent été eux-mêmes un essaim d'oiseaux, en route pour l'étranger.

La nuit, quand tout était endormi dans le palais du prince, ils descendaient les degrés du perron de marbre ; ses pieds brûlants se rafraîchissaient au contact de la mer froide qui les baignait, et alors elle pensait à ceux qu'elle avait laissés au fond des eaux et qui lui étaient autrefois si chers. Une nuit, ses sœurs montèrent au-dessus des flots en se tenant par le bras. Elles chantaient languissamment, tout en fendant les vagues ; elle leur fit signe et toutes la reconnurent et lui dirent combien elle était regrettée. Elles vinrent alors toutes les nuits, et une fois elle vit parmi elles la grand'mère qui, depuis des années, n'avait pas reparu sur les eaux ; elle vit aussi le roi des mers, la couronne en tête. Il lui tendait les bras mais n'osait se rapprocher du rivage autant que le faisaient ses filles.

L'amour du prince pour la petite sirène devenait de plus en plus vif ; mais

c'était un de ces amours qu'inspire une enfant jolie et bonne ; jamais il ne lui venait à l'idée de lui donner le titre de reine. Et pourtant, elle devait devenir sa femme, sinon elle ne pouvait avoir cette âme immortelle, objet de ses vœux, et le jour même des noces de son bien-aimé, elle devait se changer en écume de la mer.

— Ne m'aimes-tu point plus que toutes les autres ? semblaient demander ses yeux, lorsqu'il la pressait dans ses bras et lui déposait un baiser sur le front.

— Tu m'es plus chère que personne, disait le prince, car ton cœur est meilleur que celui de toute autre. Tu m'es attachée et tu ressembles à une jeune fille que je rencontrais un jour et que j'ai perdue. J'avais fait naufrage ; je fus jeté par les flots sur le rivage, près d'un temple ; des jeunes filles s'y promenaient ; l'une d'elles, la plus jeune de toutes, me trouva et me sauva. Mon cœur lui appartient. Oui, tu lui ressembles, et tu as fait renaître en moi son image, mais elle appartient au temple ; c'est pour me rappeler son souvenir sans doute que le destin t'a envoyée vers moi et c'est pour cela que nous ne nous séparerons jamais.

— Oh ! pensa la petite sirène, il ne sait pas que c'est moi qui l'ai sauvé et l'ai porté sur les flots jusqu'au temple ; je restai aux aguets derrière la crête des vagues, attendant un secours humain et j'aperçus alors la belle jeune fille qu'il aime plus que moi.

N'ayant point de larmes, elle soupira profondément.

— La jeune fille du temple a renoncé au monde, ils ne se verront plus, je suis avec lui, je le vois tous les jours, je veux le servir, l'aimer et mourir pour lui.

Or, la nouvelle se répandit que le prince allait épouser la fille d'un roi voisin et l'on équipa pour le voyage des fiançailles, un superbe navire. Quelques uns disaient que le prince se bornerait à visiter le pays du roi, mais tout le monde savait qu'il avait demandé la main de la belle princesse. Une brillante escorte devait l'accompagner.

La petite sirène hocha la tête en souriant. Personne ne connaissait mieux qu'elle les pensées et les desseins du prince.

— Je partirai en voyage, lui avait-il dit, je verrai la belle princesse, mes parents le désirent, mais ils ne pourront me contraindre à l'épouser. Je ne pourrai l'aimer, car elle ne ressemble pas comme toi à la jeune fille du temple. J'aimerai mieux me marier avec ma petite muette ; mon enfant trouvée, aux yeux si parlants.

Et il l'embrassa, joua avec ses boucles ondoyantes et la serra tendrement contre son cœur. Elle en éprouva tant de joie qu'elle songea au bonheur des hommes et rêva qu'elle avait une âme immortelle.

— As-tu peur de la mer, ma petite muette ? demanda-t-il lorsqu'ils se trouvaient sur le pont du beau navire.

Alors, il lui parla de l'océan, des tempêtes, des ténèbres qui couvraient les eaux, des poissons étranges qui vivaient dans leurs profondeurs et de tout ce que les plongeurs y avaient vu. Et elle sourit, car elle connaissait tout cela beaucoup mieux que lui.

A la clarté de la nuit, quand il n'y avait que le pilote à la barre, elle restait assise au bord du vaisseau et laissait plonger son regard dans les eaux limpides. Elle crut voir le palais de son père, sa grand-mère était là, avec sa couronne d'argent, regardant la quille du navire. Ses sœurs surgirent des ondes, la considérèrent tristement, joignant leurs mains blanches avec des gestes suppliants. Elle leur sourit avec bonté et voulut leur crier qu'elle était heureuse, mais un matelot qui survint obligea les sœurs à plonger. L'homme fut convaincu qu'il n'avait vu que l'écume blanche de la mer.

Le lendemain matin, le navire entra dans le port de la capitale du royaume voisin. Sonnerie de cloches, roulement de tambours au haut des murailles, revue de soldats, les bannières au vent et les bayonnettes étincelant au soleil ; il y avait fête tous les jours ; on dansait partout, la joie était générale. On n'attendait plus que la princesse. Elle avait, disait-on, été élevée dans un temple saint, bien loin, bien loin, et y avait appris toutes les vertus royales. Enfin elle parut.

La petite sirène était impatiente d'admirer sa beauté, et elle dut avouer que la renommée n'avait rien exagéré. Jamais elle n'avait vu une femme plus ravissante, d'une taille plus souple, d'un visage plus rosé et plus frais ; sous ses longs cils sombres brillaient deux yeux bleu foncé qui respiraient la sincérité.

— C'est vous qui m'avez sauvé ! s'écria le prince ! C'est vous qui m'avez trouvé lorsque j'étais étendu inanimé sur le rivage.

Et elle rougit lorsqu'il l'attira sur son cœur.

— Je suis au comble du bonheur, dit-il à la petite sirène. Mes vœux les plus hardis sont exaucés, et toi-même tu dois être ravie de mon bonheur, puisque personne ne m'aime avec plus de désintéressement que toi.

Elle s'inclina et lui baisa la main ; mais elle crut que son cœur allait se briser. Le jour du mariage du prince ne devait-il point être pour elle le jour même de sa propre mort ?

On entendait sonner les cloches à toute volée ; des hérauts allaient annonçant dans toutes les rues les fiançailles du prince et de la princesse ; sur tous les autels brûlaient des parfums dans de précieux vases d'argent. Des prêtres agitèrent les encensoirs, le fiancé et la fiancée se donnèrent la main et l'évêque appela sur eux la bénédiction du ciel. La petite sirène avait une robe de brocart d'or et portait la traîne de la mariée ; mais elle n'entendait rien de la musique solennelle ; elle ne voyait rien de la cérémonie sacrée. Elle ne songeait qu'à l'instant de sa mort et à tout ce qu'elle avait perdu en ce monde.

Le même soir, le marié et la mariée s'embarquèrent, les canons tonnerent, les pavillons flottèrent au vent ; sur le pont du navire on avait tendu un dais magnifique de pourpre et d'or, une tente où le jeune couple devait se reposer aux fraîcheurs de la nuit silencieuse.

La brise enfla les voiles légèrement, sans secousses, le navire glissa sur les eaux limpides.

Quand vint l'obscurité, on alluma des lanternes de couleur et les matelots exécutèrent des danses joyeuses. La petite sirène pensait au jour où pour la première fois elle avait sorti sa tête des ondes et avait été témoin d'un spectacle et d'une joie semblables. Elle entra en tournoyant dans la danse, comme une hirondelle fend l'air en rasant lorsqu'on la poursuit. Toute l'assistance l'applaudit avec des transports d'admiration. Jamais elle n'avait dansé avec tant de grâce. Des couteaux acérés lui pénétraient, il est vrai, dans la chair délicate et tendre, mais elle n'y prenait pas garde, car elle se sentait percée au cœur d'une lame de poignard encore plus aigu. Elle savait que c'était le dernier soir qu'elle le verrait, lui, pour qui elle avait abandonné ses parents et ses foyers, en sacrifiant sa belle voix ; lui, pour qui elle avait souffert chaque jour les tortures les plus cruelles sans qu'il en eût lui-même le soupçon. Pour la dernière fois, elle respirait le même air que lui, elle contemplait avec lui la mer profonde et le ciel semé d'étoiles. Une nuit éternelle sans pensées et sans rêves s'annonçaient pour elle, qui n'avait pas encore d'âme et ne pouvait en acquérir. Les réjouissances sur le pont durèrent jusqu'à minuit, et elle sourit et elle dansa jusqu'au dernier moment, le désespoir au cœur. Le prince embrassa sa jeune et ravissante épouse qui joua avec ses cheveux noirs, et, bras dessus, bras dessous, ils entrèrent sous la tente pour se livrer au repos.

Le silence régna sur le navire. Seul le pilote restait au gouvernail. La petite

sirène appuya ses bras blancs sur le bord du vaisseau, le regard fixé à l'arrière, épiait les premiers rougeoiements du matin ; elle savait que le premier rayon de soleil devait lui donner la mort. Alors, elle vit ses sœurs s'élever au-dessus des vagues. Toutes étaient pâles comme elle-même ; leurs légères et belles chevelures ne flottaient plus au vent, elles les avaient coupées.

— Nous avons donné nos cheveux à la sorcière, disaient-elle, afin qu'elle ait pitié de toi et que tu ne meures point cette nuit. Vois le couteau qu'elle nous a donné. Le fil en est tranchant et la pointe aiguë. Avant que le soleil ne soit levé, tu dois avec cette arme percer le cœur du prince. Alors, quand le sang jaillira tout chaud sur tes pieds, ils se rejoindront et redeviendront queue de poisson. Tu pourras ainsi revenir auprès de nous sous ta forme de sirène et tu vivras tes trois cents ans avant de te changer en écume de mer inanimée et salée. Hâte-toi ! il faut que l'un de vous deux meure avant le lever du soleil. Grand'mère est très affligée que ses cheveux blancs soient tombés d'eux-mêmes comme les nôtres sous les ciseaux de la sorcière. Tue le prince et reviens avec nous. Hâte-toi ! Vois-tu cette bande de pourpre à l'horizon ? Dans quelques minutes le soleil se lèvera et tu devras mourir !

Elles poussèrent un profond soupir et s'enfuirent dans les flots.

La petite sirène écarta la portière de pourpre qui fermait la tente. La tête de la princesse reposait sur le cœur du prince.

Elle s'inclina, et toujours muette, posa ses lèvres sur le beau front de celui qu'elle n'avait cessé d'aimer ; puis, elle regarda le ciel où le rougeoiement matinal montait resplendissant ; elle regarda le couteau acéré et reposa ensuite ses yeux de nouveau sur le prince, qui redisait en rêve le nom de sa jeune épouse, à qui appartenait toute son âme.

Alors, le couteau tressaillit dans la main de la petite sirène. Mais presque aussitôt, elle le jeta loin d'elle dans les flots empourprés qui rejaillirent à l'endroit où l'arme s'enfonça. On eût dit que des gouttes de sang perlaient sur l'eau. Son regard éteint s'arrêta une dernière fois sur le prince, puis, elle s'élança dans les flots et elle sentit son corps se changer en écume.

Le disque du soleil émergea au-dessus des vagues, ses rayons tombèrent doux et chauds sur l'écume déjà saisie par le froid mortel. Ce fut une mort sans souffrance pour la petite sirène. Elle vit l'or ruisselant de l'astre et au-dessus d'elle, bien haut, bien haut, flottait un chœur de créatures transparentes. Derrière elle se montraient les voiles blancs se détachant sur les nuages rouges ; leurs voix ressemblaient à un chœur mélodieux, mais aucune oreille humaine ne pouvait les entendre, aucun œil humain ne pouvait le voir. Sans ailes, sans pieds, sans corps, elles planaient dans les airs. La petite sirène s'élevait peu à peu au-dessus des flots.

— Où vais-je ? demanda-t-elle. Et sa voix suave comme celle des autres créatures éthérées était d'une harmonie qu'aucun accent humain n'aurait pu traduire.

— Vers les filles de l'air ; lui cria-t-on. Les sirènes n'ont point d'âme immortelle ; elles ne peuvent connaître l'amour que lorsqu'elles ont éprouvé des sentiments humains, leur existence éternelle dépend du pouvoir d'autrui. Les filles de l'air aussi sont privées de cette âme immortelle, mais elles peuvent l'acquérir par quelque noble action. Nous volons dans les pays chauds où l'air empesté tue les hommes, nous y apportons la fraîcheur, et nous répandons dans l'atmosphère ce parfum de fleurs ; nous soulageons ainsi les malades et nous les guérissons. Quand nous avons pendant trois cents ans employé tous nos efforts à faire tout le bien que nous pouvons, nous obtenons une âme immortelle et le droit de prendre part au bonheur éternel des humains. Ton sort est digne de pitié, ô petite sirène. Tu as de tout ton cœur tendu au même but que nous. Tu as souffert, tu as été éprouvée ; tu t'es élevée par ta présence

sur la terre au rang des esprits éthérés, et tu peux, après trois cents ans de nobles actions, aspirer, comme nous, à une âme immortelle.

Alors, la petite sirène contempla le soleil de Dieu et pour la première fois ses yeux se mouillèrent de larmes.

Sur le navire, régnait une grande animation. Le prince et la belle princesse la cherchaient partout des yeux, elle le voyait bien, ils fixaient tristement leurs regards sur l'écume, comme s'ils avaient su qu'elle s'était précipitée dans les flots. Sans être vue, elle s'approcha d'eux, et, de son souffle leur caressa le front; elle adressa un sourire au prince et monta, avec les autres filles de l'air, sur un nuage rose qui les emporta en voguant sur l'éther.

— Et dans trois cents ans nous verrons le royaume de Dieu? demanda-t-elle.

— Nous pouvons y entrer plus tôt, dit à voix basse une de ses nouvelles compagnes; nous pénétrons sans être vues dans les demeures des hommes, là où il y a des enfants, et chaque fois que nous trouvons un enfant pieux et bon, qui fait la joie de ses parents et mérite leur affection, Dieu abrège notre temps d'épreuve. L'enfant ne sait pas que nous sommes entrées dans la chambre; et, lorsque nous sourions à ce spectacle de bonheur, Dieu nous décompte une année sur les trois cents. Si, au contraire, nous rencontrons un enfant mal élevé et méchant, nous versons des larmes, et chacune de celles-ci augmente d'un jour notre période d'épreuve.

HISTOIRE D'UNE MÈRE

Une femme était assise au chevet de son petit garçon et elle a ait le cœur serré car elle craignait qu'il ne mourût. Il était tout pâle et ses petits yeux s'étaient fermés. Il respirait encore, mais son souffle n'était plus qu'un râle, semblable à un sanglot et la mère considérait avec angoisse la pauvre petite créature.

On frappe à la porte qui s'ouvre; un vieillard à l'air misérable entre dans la chambre, s'enveloppant d'une grande couverture de cheval. Elle était bien chaude et il en avait besoin; car l'hiver était froid; au dehors tout était couvert de glace et de neige et le vent soufflait si fort, comme s'il voulait couper la figure.

Quand la mère vit que le vieillard grelottait de froid et que son enfant s'était endormi, elle se leva et mit un broc plein de bière dans le feu pour le rechauffer. Le vieillard s'assit et berça, et la mère prit place à côté de lui sur une chaise, regardant son enfant qui râlait et tenant ses petites mains.

— Crois-tu que je le garderai? demanda-t-elle. Dieu ne voudra pas me l'enlever.

Le vieillard — c'était la mort en personne — fit un signe de tête si étrange qu'il pouvait vouloir dire à la fois oui et non. Et la mère baissa les yeux à terre, tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues; elle avait la tête si lourde; depuis trois jours et trois nuits, elle n'avait pas eu de sommeil; quelquefois elle s'endormait un instant, puis se réveillait aussitôt en sursaut, effrayée et tremblant d'effroi.

— Juste ciel! s'écria-t-elle en se retournant. Le vieillard avait disparu et l'enfant aussi.

Dans un coin de la chambre grinçait et ronflait la vieille horloge adossée au mur, le grand valet de plomb tomba à terre, boum, et l'horloge s'arrêta.

La mère se précipita au dehors, appelant son enfant. Dans la neige était assise une femme en longs vêtements noirs, qui lui dit :

— La mort est entrée chez toi, je l'ai vue emporter ton enfant, allant plus vite que le vent. Ce qu'elle a enlevé, elle ne le rapporte jamais.

— Dis-moi quel chemin il a pris, demanda la mère en suppliant, rien que la direction et je le trouverai.

— Fort bien, dit la femme noire, mais il faut d'abord que tu me chantes toutes les chansons que tu chantais à ton enfant ; je les aime, ces airs, je les ai entendus bien des fois ; je suis la nuit, j'ai vu tes pleurs, pendant que tu chantais.

— Je te les chanterai toutes, toutes, répondit la mère, mais laisse-moi partir que je puisse rejoindre le vieillard et retrouver mon enfant.

Mais la nuit demeura muette et impassible ; alors la mère joignit les mains en suppliant, chanta et pleura, et ses chansons étaient nombreuses, mais ses larmes encore plus. A la fin la nuit dit :

— Vois-tu là-bas cette forêt de sombres sapins : prends à droite, j'y ai vu entrer la mort avec ton enfant.

Au milieu de la forêt, il y avait une bifurcation et elle ne savait quel chemin suivre. Il y avait là un buisson d'épines sans fleurs ni feuilles ; c'était au cœur de l'hiver et des glaçons pendaient aux branches.

— N'as-tu pas vu passer la mort avec mon enfant ?

— Oui, répondit le buisson d'épines, mais je ne te dirai pas quel chemin elle a pris, avant que tu m'aies réchauffé sur ton cœur ; je suis gelé et raide comme la glace.

Elle serra le buisson d'épines sur sa poitrine, si fortement ! qu'il se réchauffa. Les épines lui entraient dans la chair et son sang coulait à grosses gouttes ; mais le buisson d'épines se revêtit de nouvelles feuilles vertes et fleurissait dans la nuit d'hiver glacée, tant est chaud le cœur d'une mère affligée. Alors, le buisson d'épines lui montra le chemin qu'elle avait à suivre. Elle atteignit un grand lac tout désert, sans vaisseaux, sans même une seule barque. Il était couvert de glace, mais celle-ci n'était pas assez forte pour pouvoir la porter et l'eau n'était pas assez guéable pour la passer à pied. Pourtant il fallait qu'elle gagnât l'autre bord pour retrouver son enfant. Elle se jeta à terre pour boire toute l'eau du lac, quoique cela fût impossible à une créature humaine ; mais la pauvre mère désolée dans son désespoir croyait qu'il se ferait un miracle.

— Cela dépasse tes forces, dit le lac ; faisons plutôt un arrangement ensemble. Je collectionne des perles, c'est ma marotte ; tes yeux sont les plus limpides que j'aie vus, pleure-les dans mon sein et je te porterai à la grande serre chaude où demeure la mort et où elle conserve ses fleurs et ses arbustes, qui sont des êtres humains.

— Que ne donnerais-je point pour rejoindre mon enfant, s'écria la mère explorée, et elle pleura encore plus et ses yeux tombèrent au fond du lac et devinrent deux perles précieuses. Le lac souleva la mère comme si elle eut été assise dans une barque, et d'un seul élan elle se trouva transportée sur l'autre bord où s'élevait une merveilleuse habitation de plusieurs lieues d'étendue. On n'eut pu dire exactement si c'était une montagne couronnée de forêts, ou une construction en bois, mais la pauvre mère ne put le voir, car elle avait perdu ses yeux en pleurant.

— Où trouverais-je la mort qui s'est enfuie avec mon enfant ? demanda-t-elle.

— Elle n'est pas encore rentrée, dit la vieille femme du fossoyeur, qui avait la surveillance de la grande serre de la mort. Mais qui t'a montré le chemin jusqu'ici et t'a aidée à y venir ?

— Dieu, répondit-elle ; il est miséricordieux et clément, sois-le comme lui et dis-moi où je pourrai trouver mon enfant.

— Hé ! je ne le connais point, répartit la femme, et de plus tu es aveugle, nous avons eu beaucoup de fleurs et de plantes flétries cette nuit ; la mort arrivera bientôt pour les transplanter ; chaque homme a son arbre ou sa fleur ici, suivant sa condition ; toutes ces plantes ressemblent aux plantes ordinaires, avec cette différence, toutefois, qu'elles ont un cœur qui bat et les cœurs d'enfant battent aussi. Guide-toi là-dessus, peut-être reconnaitras-tu ton enfant, mais que me donneras-tu si je te dis ce qu'il te restera à faire ?

— Je ne possède rien, répondit la mère abattue, mais j'irai pour toi au bout du monde.

— Je n'ai rien à y faire, répartit la femme ; mais tu peux me faire don de tes longs cheveux noirs, tu sais toi-même qu'ils sont beaux, ils me plaisent ; je te donnerai mes cheveux blancs en échange, c'est toujours quelque chose.

— Est-ce tout ce que tu désires ? Je te les donnerai de grand cœur.

Et elle donna ses beaux cheveux noirs et reçut en échange les cheveux de neige de la vieille.

Alors elles entrèrent dans la grande serre de la mort. Les fleurs et les arbres y croissaient merveilleusement pêle-mêle ; de tendres hyacinthes poussaient sous des cloches de verre ; des colchiques étaient grandes et fortes comme des arbres ; parmi les plantes aquatiques il y en avait un petit nombre de toutes fraîches, d'autres malingres et malades ; des hydres rampaient sur elles ; des écrevisses noires s'attachaient aux tiges ; des palmiers défiaient le ciel ; des chênes et des platanes s'élevaient au milieu d'eux ; à terre il y avait du persil, du thym odoriférant ; chaque arbre et chaque fleur avait son nom : tout représentait la vie d'un homme, et les hommes étaient encore vivants, en Chine, au Groenland, ou ailleurs dans le monde. Il y avait des grands arbres dans de petits pots où ils s'estropiaient, tout en essayant de briser les parois ; çà et là on voyait une fleurette dans du terreau enveloppée de mousse, et nettoyée et soignée avec sollicitude. La pauvre mère se pencha sur les plus petites plantes, et elle entendit dans chacune d'elles battre un cœur humain et parmi des millions elle reconnut celui de son fils.

— Je l'ai, s'écria-t-elle, et elle désigna un petit bouton de crocus bleu qui s'inclinait languissamment sur le côté.

— Ne touche pas à la fleur, s'exclama la vieille femme. Reste là, et quand la mort viendra, et elle ne tardera pas, empêche-la d'arracher la plante en la menaçant de détruire tout à fait les autres ; alors elle aura peur, car elle en est responsable devant le Seigneur, et ce n'est que lorsque Dieu l'a permis, qu'elle peut enlever une plante.

Tout à coup il y eut un froid de glace dans la serre, et la mère aveugle sentit que c'était l'approche de la mort.

— Comment as-tu trouvé le chemin jusqu'ici, demanda-t-elle, et comment se fait-il que tu sois arrivée avant moi.

— Je suis une mère, répondit-elle.

Alors la mort voulut saisir la frêle petite fleur, mais la mère l'enlaça de ses mains et lui servit ainsi de sauvegarde, avec une tendre sollicitude et sans toucher à aucune des feuilles. La mort lui répandit alors son souffle sur les mains, et elle sentit que ce souffle était plus froid que le vent glacial ; elle laissa retomber ses bras sans force.

— Tu n'es qu'un ver de terre pour moi, dit la mort.

— Mais Dieu est plus fort que toi, répondit-elle.

— J'accomplis ses ordres, dit la mort. Je suis son jardinier ; je transplante ses fleurs et ses arbres dans le grand paradis du pays inconnu. Comment elle y poussera et y fleurira, c'est un secret.

— Rends-moi mon enfant, s'écria la mère en pleurant et en suppliant; puis soudain elle saisit de ses deux mains convulsées deux jolies fleurs et cria à la mort en face :

— J'arracherai toutes tes fleurs, car je suis au désespoir.

— N'y touche pas, répondit-il; tu te dis si malheureuse, et tu veux rendre une autre mère aussi infortunée que toi.

— Une autre mère! sanglota la pauvre femme et elle retira ses mains.

— Reprends tes yeux, dit la mort; je les ai retirés du fond du lac, leurs rayons arrivaient jusqu'à la surface; je ne savais point qu'ils fussent à toi. Tiens, les voici, ils sont plus limpides qu'auparavant; regarde dans ce ruisseau près d'ici, je te nommerai les deux plantes que tu as voulu arracher au sol, tu verras dans leur avenir toute leur existence humaine que tu as voulu bouleverser et détruire.

Et elle regarda dans le ruisseau; c'était un délice de voir comme l'une apportait la bénédiction au monde et répandait autour d'elle la joie et le bonheur, tandis que la vie de l'autre n'était que soucis, privations amères.

— L'un et l'autre sont la volonté de Dieu! dit la mort.

— Laquelle des deux est la fleur du malheur et laquelle celle du bonheur?

— Je ne te le dirai pas, répondit la mort; sache seulement que l'une était celle de ton propre enfant, de sa destinée, de son propre avenir.

Alors la mère jeta un cri déchirant.

— Laquelle des deux est celle de mon enfant? Parle! Epargne l'enfant innocent! Arrache-le à la misère! Emporte-le plutôt dans le royaume de Dieu! Oublie mes larmes! oublie mes prières et tout ce que j'ai dit et fait.

— Que veux-tu dire? demanda la mort. Veux-tu que je te rende ton enfant ou m'en irai-je avec lui au pays inconnu que tu ne connais point?

La mère joignit les mains, tomba à genoux, et adressa à Dieu cette supplication.

— Ne m'écoute point, si ma prière est contraire à ta volonté; ce que tu fais est bien fait, ne m'écoute point.

Et sa tête se pencha sur sa poitrine.

Et la mort alla avec l'enfant au pays inconnu.

LA CLOCHE

Le soir, dans les rues étroites de la grande ville, quand le soleil se couchait et que des nuages dorés brillaient au haut de la cheminée dans le ciel, on entendait, tantôt l'un, tantôt l'autre, comme un son de cloche d'église, mais cela ne durait qu'un instant fugitif, pour faire place au roulement importun des chariots, au bruit et au tumulte des hommes.

— C'est la cloche du soir qui sonne, disait-on, voilà le soleil qui se couche.

Les promeneurs qui franchissaient la porte là où les maisons étaient plus distantes les unes des autres, entourées de jardins et de prairies, voyaient le ciel du soir encore plus beau et pouvaient entendre le son de la cloche encore plus distinctement; il leur semblait qu'il venait d'une chapelle au fond du bois tranquille et odorant. Les gens regardaient de ce côté et ils se sentaient tous plein de courage.

Des années s'écoulèrent. On se disait l'un à l'autre :

— Il y a donc une chapelle au fond du bois. Le son de cette cloche est

si étrange, si agréable. Si nous allions faire une promenade jusque-là pour la voir de plus près ?

Et c'est ainsi que le riche y alla en voiture, et le pauvre à pied ; mais tous deux trouvèrent le chemin si singulièrement long ; et quand, sur la lisière du bois, ils atteignirent un groupe d'arbres, ils se reposèrent, admirèrent les grandes branches et crurent qu'ils étaient dans une forêt. Un confiseur de la ville s'y établit et y ouvrit une boutique ; un second l'y suivit et prit pour enseigne une cloche, mais goudronnée, résistant à la pluie et sans battant.

Quand les gens rentraient à la ville, ils disaient qu'ils avaient fait une excursion poétique, voulant signifier par là, que ce qu'ils avaient vu était tout autre chose que le tableau d'une société qui boit du thé faible dans une chambre. Trois personnes assurèrent qu'elles avaient poussé jusqu'à l'autre extrémité du bois et qu'elles avaient entendu le même son de cloche étrange ; seulement il leur avait paru qu'il venait de la ville. L'une d'elles en fit une pièce de vers et dit que le son de la cloche ressemblait à la voix d'une mère qui rappelle un enfant espiègle et chéri ; il n'y avait point de plus belle mélodie que le son de la cloche.

Le souverain du pays, informé du fait, fit proclamer que celui qui pourrait découvrir d'où venait le son, recevrait le titre de « sonneur universel » quand même il n'y aurait pas eu de cloche du tout.

Il y eut alors beaucoup de gens qui allèrent au bois, pour tâcher d'avoir la place promise, mais il ne s'en trouva qu'un qui pût donner une espèce d'explication. Pas un seul, à vrai dire, n'était entré assez avant dans le bois et lui pas plus que les autres ; mais cela ne l'empêcha point d'affirmer que le son de cloche venait d'un hibou géant qui gitait dans le creux d'un arbre. C'était, disait-il, ce hibou, qui donnait constamment de la tête contre un arbre creux. Quant à décider si le son était produit par la tête de l'oiseau ou par la cavité de l'arbre, il ne pouvait le préciser d'une manière assez nette. Cette explication lui valut le poste de sonneur universel, et chaque année il écrivit une petite dissertation sur le hibou, qui n'en apprit pas plus qu'on n'en savait déjà.

Or, il se fit que dans le même temps, arriva le jour de la confirmation. Le prédicateur avait fait un beau sermon allant au cœur, les confirmés en étaient profondément émus. C'était un jour important pour eux, d'enfants ils devenaient tout d'un coup adultes ; l'âme enfantine passait dans un être plus raisonnable. Le temps était beau et ensoleillé, les confirmés firent une promenade jusqu'aux portes de la ville, et la grande cloche inconnue résonna avec un bruit étrange dans la forêt. L'impression fut merveilleuse, tous se sentaient attirés de ce côté. Il n'y en eut que trois qui firent exception : l'un, une jeune fille, voulut rentrer à la maison pour essayer une belle robe de bal toute neuve, car c'était grâce à cette robe et à ce bal qu'elle avait consenti à se laisser confirmer, sinon, elle aurait attendu jusqu'à l'année suivante. L'autre était un garçon pauvrement vêtu, qui avait emprunté ses habits de cérémonie et ses bottes au fils du maître de la maison et était obligé de les restituer à l'heure convenue. Le troisième disait qu'il n'allait jamais nulle part sans être accompagné de ses parents. C'était un garçon docile, et il voulait rester tel, surtout maintenant qu'il était confirmé, ce dont personne n'avait à rire. Pourtant les autres ne s'en firent pas faute.

Il y en eut donc trois qui n'accompagnèrent pas les promeneurs ; les autres se mirent en route gaiement. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient et les confirmés chantaient aussi allant la main dans la main, car ils n'avaient pas encore obtenu d'emploi, ils n'étaient que des confirmés devant le Seigneur. Bientôt deux des plus petits furent las et rebroussèrent chemin pour regagner la ville. Deux petites filles s'assirent pour tresser des cou-

ronnes, elles restèrent aussi en chemin, et quand les autres arrivèrent à la boutique du confiseur près des arbres, ils dirent :

— Nous voici bien avancés, la cloche n'existe pas, c'est quelque chose qu'on se figurait.

A ce moment, du fond de la forêt partirent des sons de cloche qui frappèrent leurs oreilles avec tant de charme et de solennité que quatre ou cinq d'entre eux prirent la résolution de pousser encore un peu plus loin dans la forêt. C'était une entreprise difficile de se frayer un passage à travers les broussailles et l'enchevêtrement du feuillage. Les anémones avaient une hauteur extraordinaire, les liserons en fleurs et les ronces serpentaient en longues lianes d'un arbre à l'autre, et les rossignols chantaient, en se baignant dans les rayons du soleil. Oh ! c'était admirable et ravissant. Le chemin n'était pas fait pour les filles, elles auraient déchiré leurs robes. De grands blocs de pierre, couverts de mousses de toutes les couleurs, gisaient çà et là ; l'eau fraîche d'une source jaillissait et faisait entendre son étrange glouglou.

— Ce n'est pas là, sans doute, la cloche ? dit un des confirmés, et il se coucha à terre pour mieux entendre, en ajoutant :

— Il faut étudier cela à fond.

Il resta donc là et laissa aller les autres.

Ils arrivèrent à une maison faite d'écorces et de branchage ; un grand arbre chargé de pommes sauvages la surplombait, comme s'il eut voulu répandre sa bénédiction sur le toit couvert de roses en fleurs : ses larges branches encadraient la façade à laquelle était suspendue une petite cloche.

Était-ce celle que l'on avait entendue ? Tous se dirent : oui, c'est bien elle ; mais il y en eut un qui fit observer que cette cloche était trop petite, trop fine, pour pouvoir être ente due à la grande distance où arrivaient les sons et que des accords qui remuaient si profondément le cœur humain devaient être tout autre chose. Celui qui parlait ainsi, était un fils de roi. Aussi les autres murmurèrent-ils :

— Il sera toujours le plus malin.

La conséquence en fut qu'ils le laissèrent aller plus loin, mais tout seul, et à mesure qu'il poursuivait ainsi son chemin, sa poitrine s'enflait, remplie des bruits de la solitude. Cependant, il entendait encore la petite cloche, dont les autres s'étaient contentés et en même temps, quand le vent venait de la boutique du confiseur, il entendait aussi les chants de ceux qui y prenaient le thé. Mais en même temps aussi, les sons de la cloche lointaine retentissaient avec plus de force et semblaient, par moments, s'accompagner de ceux de l'orgue. Ces sons venaient du côté gauche, là où loge le cœur.

Tout à coup il y eut un bruissement dans le taillis, et un petit garçon apparut au fils du roi, il avait des sabots et une veste si courte que l'on pouvait voir toute la longueur de ses mains ; le petit garçon était le confirmé qui avait dû rentrer chez lui pour rendre les habits et les bottes au fils du maître de la maison, il s'était acquitté de ce devoir et puis, il avait chaussé ses sabots et endossé ses vêtements pauvres, puis la cloche avait fait entendre des sons si forts, si profonds, qu'elle ne lui avait pas laissé de repos.

— Veux-tu que nous fassions route ensemble ? demanda le fils du roi, mais le pauvre confirmé en sabots était tout honteux, il tira ses manches courtes et dit qu'il croyait ne pas pouvoir marcher assez vite, ajoutant qu'il fallait chercher la cloche à droite, puisque c'était de ce côté que se trouve tout ce qui est grand et beau.

— Dans ce cas, nous ne nous rencontrerons point, dit le fils du roi, et il fit un signe d'adieu au petit pauvre, qui pénétra dans l'épaisseur de la sombre forêt où les épines déchiraient ses haillons et son visage ; il avait les mains et les pieds en sang. Le fils du roi fut aussi maltraité et écorché par les épines,

mais son chemin s'éclairait au soleil et nous le suivrons, parce que c'était un brave garçon.

— Je trouverai la cloche, s'écria-t-il, quand je devrais aller jusqu'au bout du monde.

Des singes hideux étaient accroupis là-haut dans les arbres, et grinçaient les dents.

— Si nous lui donnions une bonne leçon, crièrent-ils. Si nous lui donnions une bonne leçon ? C'est un fils de roi.

Sans crainte, il pénétra de plus en plus profondément dans la forêt ; les plantes les plus extraordinaires y croissaient : des lis blancs, avec des étamines rouge sang ; des tulipes d'azur qui jetaient des étincelles au vent : des pommiers avec de grandes bulles de savon transparentes, qui ressemblaient à des pommes ; pensez comme ces arbres devaient briller au soleil. Les plus beaux prés verts où le cerf et la biche s'ébattaient dans l'herbe, encadraient de superbes chênes et de magnifiques bouleaux, et quand l'écorce de l'un des arbres s'était fendue, des herbes et de longues lianes poussaient dans les fentes ; il y avait là aussi, de grands espaces boisés, avec des étangs tranquilles, où nageaient des cygnes blancs qui battaient des ailes. Le fils du roi s'arrêtait souvent pour écouter ; parfois, il croyait que les sons de la cloche montaient jusqu'à lui du fond des eaux ; puis il remarquait que ces sons ne partaient point d'en bas, mais que la cloche devait se trouver encore plus loin dans la forêt.

Le soleil déclina comme un globe de feu, l'air s'embrasa de pourpre, tout devint silencieux dans la forêt, si silencieux que le fils du roi récita sa prière du soir. Puis il dit :

— Jamais je ne trouverai ce que je cherche, voici que le soleil se couche, voici que vient la nuit, la nuit ténébreuse ; pourtant je puis contempler, une dernière fois, le disque rouge avant qu'il descende derrière la terre. Je veux gravir les roches qui dominent les plus grands arbres.

Et s'accrochant aux branches et aux racines, il grimpa sur ces roches humides où les hydres s'enroulaient en anneaux, où les serpents lui jetèrent leur venin. Il arriva au sommet avant que le soleil, vu de là, eut complètement disparu à l'horizon. Ah ! quelle splendeur. La mer, la grande et majestueuse mer, poussant ses larges vagues vers le rivage, s'étendait devant lui et le soleil s'offrait à ses yeux comme un grand autel resplendissant de la lumière de la mer et du ciel. Tout se fondait en un seul tableau de couleur flamboyante. La forêt avait des chants d'allégresse, et la mer aussi, et aussi le cœur du jeune prince ; la nature tout entière était un grand temple sacré ; les arbres et les nuages flottants en formaient les colonnes ; les fleurs et les prés figuraient le tapis de velours brodé et le ciel même, la grande coupole. Là-haut s'éteignirent les flamboiements rougeâtres, tandis que le soleil disparaissait, mais des millions d'étoiles brillèrent aussitôt, des millions de lampes de diamants jetèrent leurs feux ; et le roi tendit ses bras au ciel, à la mer et à la forêt, et voici qu'au même instant, sortit du chemin à droite, en manches trop courtes, en sabots, le petit pauvre. Il avait achevé d'aussi bonne heure sa route, et ils coururent l'un au-devant de l'autre et ils se prirent par la main dans ce grand temple de la nature et de la poésie, et au-dessus de leurs têtes, résonna l'invisible cloche sainte, et des esprits voltigèrent autour d'eux, en chantant en chœur avec allégresse : Alleluia !

IB ET LA PETITE CHRISTINE

I

Tout près de la Gudenaa, belle et claire rivière qui arrose le Jutland du Nord, se trouve, sur la lisière de la forêt de Silkeborg, une étendue de terrain se relevant en dos d'âne comme un rempart, à laquelle on donne le nom d'Aasen. On y voit une petite habitation de paysans entourée d'un peu de terre arable bien maigre. A travers le seigle et l'orge clairsemés on aperçoit le sol sablonneux.

Les braves gens qui y demeuraient, il y a de cela nombre d'années, cultivaient eux-mêmes leur petit champ. Ils n'avaient, à vrai dire, que trois brebis, un porc et deux bœufs; mais cela leur suffisait parce qu'ils savaient se contenter de peu. Ils auraient pu y joindre un attelage de chevaux; mais ils disaient, comme d'autres: « Le cheval mange ce qu'il gagne »; et ils s'en passaient.

Jeppe Jaens — c'était le nom du paysan — travaillait l'été aux champs. L'hiver, il faisait chez lui des sabots. Il avait la main prompte et habile; mais comme la besogne ne manquait pas, il avait pris un aide qui s'entendait aussi bien que lui au métier. Les paysans et les paysannes aimaient à se faire chausser chez lui. Ses sabots avaient plus d'œil et de solidité que ceux qu'on achetait à la ville voisine de Randers. Il taillait aussi des cuillers à pot qui se vendaient bien. L'argent ne faisait pas défaut; et Jeppe Jaens passait pour un homme à son aise.

Il n'avait qu'un enfant, le petit Ib, qui venait d'atteindre sa septième année à l'époque ou commence ce récit. Ib entraît volontiers dans l'atelier; et, les mains dans ses poches, l'œil attentif, il allait de son père à l'apprenti, les regardant travailler tous deux avec intérêt. Quelquefois il essayait à faire comme eux, coupant un morceau de bois et se coupant aussi les doigts, mais ne pleurant point pour un peu de sang qui coulait. Un jour, il tailla tout seul deux jolis petits sabots qu'il voulait, disait-il, donner en cadeau à la petite Christine.

Christine était la petite fille du passeur. Elle était toute délicate, toute mignonne, et toujours si gentiment mise qu'on l'aurait prise pour l'enfant de gens riches. Personne n'eût dit qu'elle n'habitait qu'une cabane en tourbe dans la lande. Son père était veuf. Il gagnait sa vie à transporter sur sa barque à la ville le bois à brûler que les bûcherons coupaient dans la forêt. Comme il n'avait personne qui pût surveiller sa petite Christine, il la gardait avec lui dans sa barque, ou, s'il allait à la forêt, la laissait cueillir sous ses yeux des fleurettes et des myrtilles. Quand il poussait jusqu'à Randers ou jusqu'à Silkeborg, il la conduisait chez Jeppe Jaens, de l'autre côté de la lande.

Christine, qui avait un an de moins que le petit Ib, était ainsi devenue sa compagne. Les deux enfants s'amusaient ensemble, partageant leur pain et leurs jeux, courant, sautant, faisant des trous dans le sable, grimpaient partout, allant et venant autour de la maison du sabotier. Un jour même ils se risquèrent à escalader le dos d'âne du terrain, et ils entrèrent courageusement tout seuls dans le bois; ils y trouvèrent des œufs de bécasse, et ce fut une grande joie et un événement dont on parla longtemps.

Ib n'avait jamais été à l'autre bout de la lande; il n'avait jamais navigué jusqu'à Guedenaa. Aussi jugea de son ravissement quand, un matin, le passeur parla de l'emmener avec Christine pour leur faire voir la rivière et le pays. Les deux enfants furent juchés dans la barque tout en haut sur les fagots, et c'était plaisir de les voir ouvrir de grands yeux et dévorer à belles dents leur

pain et leurs myrtilles. Le passeur et son compagnon poussaient la barque avec leurs gaffes; et, comme ils suivaient le courant, ils filaient rapidement à travers les lacs que forme la rivière, bordée de saules et de bouquets d'arbres, qui se miraient dans l'eau, si serrés les uns contre les autres que l'on ne pouvait voir à travers leur épais rideau. Il y avait pourtant des éclaircies, là où les vieilles futaies, courbées comme des centenaires, se penchaient sur le miroir liquide, tandis que les chênes séculaires étendaient leurs branches dépouillées d'écorce comme s'ils avaient retroussé leurs manches pour montrer leurs bras nouveaux et nus. Ailleurs des aunes tombés sous l'effort du courant, qui en rongéant la rive avait mis à nu leurs racines, se couchaient de leur long sur la nappe transparente et ressemblaient de loin à des ilots.

Il y avait aussi des glaçons qui se balançaient coquettement, des nénuphars à larges feuilles nageant paisiblement; et, à mesure que la barque avançait, le clapotis des petites vagues jasait comme des ondines babillardes. Oh! c'était un voyage délicieux. A la fin on arriva au barrage où l'on prenait les anguilles et où l'eau se précipitait, bouillante, écumante, bruyante, en passant par les vannes entr'ouvertes des écluses. Ib et Christine étaient émerveillés. Jamais ils n'avaient vu un aussi beau spectacle.

En ce temps, il n'y avait en cet endroit, ni usines, ni village, ni maisons; on n'y voyait que la vieille écluse qui se mouvait à bras d'hommes, et il fallait plusieurs personnes pour la fermer ou pour l'ouvrir. La chute de l'eau et les cris des canards sauvages étaient les seuls bruits qui y troublaient le silence de la nature.

Le bois déchargé, le passeur acheta plein un panier d'anguilles et un cochon de lait fraîchement tué. On mit le tout dans la barque, et on s'en retourna en remontant le courant.

Le vent était favorable, les voiles s'enflaient docilement, et l'on aurait cru qu'il y avait sur le rivage deux forts chevaux qui halaient l'embarcation.

On traversa ainsi le bois, et quand on fut arrivé à l'endroit où l'aide descendait d'ordinaire pour regagner sa demeure qui n'était pas loin de là, le passeur mit pied à terre avec lui. Ils amarrèrent solidement la barque au rivage, et le père de Christine recommanda aux enfants de se tenir bien tranquilles. Après quoi ils s'en allèrent.

Mais Ib et Christine étaient curieux. Ils voulurent voir ce qu'il y avait dans le panier, laisser glisser les anguilles entre leurs doigts et tirer la queue du petit cochon de lait ou lui ouvrir les yeux.

Pour le regarder de plus près, Christine le prit sur ses genoux; mais il perdit l'équilibre, échappa des mains de la petite fille, et tomba dans l'eau. Le courant l'emporta. Ce fut une grave affaire!

Ib, saisi de peur, sauta à terre et prit ses jambes à son cou. Christine le suivait de près.

— Emmène-moi! criait-elle.

Et voilà les deux enfants fuyant vers la forêt, où ils disparurent.

II

Bientôt la barque et la rivière s'évanouirent à leurs yeux. Ils coururent encore quelque temps; puis, Christine tomba et se mit à pleurer. Ib la ramassa.

— Viens donc! dit-il; notre maison est par là-bas.

Mais il se trompait: il n'y avait pas du tout de maison de ce côté.

Ils vont, ils vont toujours. Les feuilles sèches et les branches mortes craquent sous leurs pieds.

Tout à coup ils entendent des voix d'hommes et s'arrêtent pour les écouter.

Mais au même moment retentit un affreux cri d'aigle qui les fait frissonner d'épouvante. Ils reprennent leur fuite.

A peine ont-ils fait vingt pas qu'ils aperçoivent un bouquet de myrtilles. Il y en avait tant et tant qu'ils en demeurèrent émerveillés. Elles étaient si belles, si appétissantes ! Comment résister à l'invitation ? Comment ne pas s'attarder pour les cueillir ?

Aussitôt ils oublient leur panique et se mettent à la besogne. Ils mangent à belles dents, tout en faisant leur récolte. Ils en ont la bouche, les joues, les mains rouges et bleues.

A ce moment, de nouveaux cris frappent leurs oreilles.

— Ils auront vu que nous avons laissé tomber le petit cochon dans l'eau, et ils nous battront, dit Christine, qui tremblait de tous ses membres.

— Sauvons-nous chez papa ! répond Ib. Notre maison est par ici dans le bois.

Ils se remettent en marche. Bientôt ils arrivent à un sentier ; mais une fois de plus, il se sont égarés : le chemin ne conduit pas à l'habitation de Jeppe Jaens.

Peu à peu, la nuit tombe ; il fait noir. Les enfants s'effraient, une sueur froide ruisselle sur leur front. Partout règne un profond silence. On n'entend plus que de temps à autre la voix d'un grand-duc, d'une hulotte ou de quelque autre oiseau de nuit.

Ib et Christine sont bien fatigués ; les broussailles qu'ils doivent écarter pour se frayer un passage leur déchirent les mains ; cependant ils ne ralentissent pas leur course.

— C'est là-bas ! dit tantôt Ib avec assurance.

— Non ! répond une minute après Christian avec désespoir.

Enfin ils s'enfuient dans un taillis où ils se perdent tout de bon.

Alors Ib fond en larmes, et Christine éclate en sanglots.

Les ténèbres les enveloppent maintenant complètement. Il fait tellement sombre qu'ils se tiennent étroitement serrés par la main. Leur pauvre petit cœur bat bien fort. Que vont-ils devenir ? Ils ont beau pleurer, crier : personne ne les entend ; personne ne vient à leur secours.

Une heure, deux heures se passent ainsi. Ils se sont affaissés sur un banc de mousse, et s'étendent sur les feuilles sèches, en restant embrassés, comme s'ils étaient sûrs de pouvoir ainsi échapper au danger. Puis, le sommeil fermé leurs paupières. Ils s'endorment.

III

Le soleil était déjà haut lorsqu'ils s'éveillèrent. Ils étaient tout transis. Mais Ib avait recouvré tout son courage. Il montra du doigt la colline couverte d'arbres, à travers lesquels les rayons lumineux tamisaient une fine buée d'or.

— Allons jusque-là, dit-il avec conviction : nous pourrons nous y réchauffer, et nous découvrons la maison.

Hélas ! il ne savait pas qu'il en était bien loin, dans une tout autre partie de la forêt !

Plein d'ardeur, il entraîna la petite Christine. Les voilà tous deux grimpants en s'aidant des pieds et des mains.

Petit à petit ils parviennent jusqu'au sommet, et là ils restent immobiles de surprise, les yeux écarquillés.

Devant eux, à leurs pieds, s'étalait un beau lac, dont l'eau verte et transparente avait la limpidité d'un miroir. De nombreux poissons s'y jouaient au soleil, nageant à la surface, se suivant, se pourchassant. C'était un spectacle auquel il ne s'attendaient pas. Tous deux battirent des mains en signe de joie.

Tout à coup Ib poussa une exclamation. Il avait tourné la tête. A quelques pas d'eux, là, tout proche, croissait un magnifique noisetier chargé de noisettes. Ils y courent, font la cueillette, en riant aux éclats, tant ils sont heureux, et leurs petites dents blanches et fines croquent les fruits délicats, dont la coquille est encore tendre.

Mais voici que soudain une nouvelle frayeur les saisit. Debout, près d'eux, se dresse, comme si elle sortait de sous terre, une femme vieille, grande, au teint brun, aux cheveux noirs et luisants. Le blanc de ses yeux se détache sur la couleur sombre de son visage. On dirait une négresse. Elle a une besace sur le dos, et à la main un gros bâton nouveau presque aussi grand qu'elle.

C'est une bohémienne.

La femme se rapproche d'eux et leur parle. Mais ils sont tellement terrifiés, qu'ils ne la comprennent pas.

Cependant, elle les rassure d'un geste bienveillant, et elle leur fait voir trois grosses noix qu'elle tire l'une après l'autre de sa poche.

— Ce sont, leur dit-elle, des noix magiques : et qui les possède ne saurait manquer d'être heureux.

Ib considère longtemps la bohémienne. Il la regarde en face. L'air doux et bon de cette femme le tranquillise. Il va bravement à elle et lui demande si elle veut bien lui donner ces noix qu'il trouve plus jolies, plus curieuses que toutes celles que de sa vie il a vues.

Volontiers la bohémienne lui fait cadeau de ce trésor. En échange Ib et Christine dépouillent le noisetier et remplissent de noisettes les poches de la vieille.

Alors ils vont s'asseoir, car ils sont las, et regardent avec de grands yeux les trois noix magiques.

— Elles contiennent, dit la femme, tout ce qu'il y a de plus magnifique au monde.

Ib fait rouler l'une des noix doucement sur la paume de sa main et l'examine en tous sens avec la plus vive attention.

— Dans celle-ci, dit-il, je voudrais bien qu'il y eût une voiture et des chevaux.

— Votre souhait est exaucé, répond la bohémienne. Cette noix contient en effet un splendide carrosse attelé de deux chevaux harnachés d'or. Vous les y trouverez dès que vous l'ouvrirez.

— Oh ! donne-la-moi, fait Christine.

Et Ib s'empresse d'obéir au désir de sa petite amie. Christine tient soigneusement la noix dans sa petite main, pendant que la femme la regarde avec un sourire.

— Et celle-ci ? dit Ib. Contient-elle un fichu aussi joli que celui que Christine porte au cou ?

— Elle en contient dix, reprend la femme ; et aussi de belles robes, des bas, un chapeau...

— Oh ! je la voudrais bien ! s'écrie Christine.

— La voilà ! dit le petit Ib, ravi de pouvoir lui faire un double plaisir.

Restait la troisième, qui était toute petite et toute noire.

— Celle-là est pour toi, fit Christine. Il faut bien que tu en aies une, et elle est aussi jolie que les miennes.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? interrogea Ib, en attachant ses yeux sur ceux de la bohémienne.

— Ce que la terre peut avoir de mieux pour toi, répliqua la femme.

Il tint sa noix noire bien cachée dans sa main.

La bohémienne leur promit de les mettre sur le bon chemin. Puis elle prit le petit Ib de la main droite, la petite Christine de la main gauche, et leur fit

suivre le sentier par où ils étaient venus. Alors ils s'aperçurent qu'ils avaient, tout le temps, tourné le dos à la maison du sabotier.

Un moment Ib avait craint que la bohémienne ne voulût les voler. Bien des fois ils avaient entendu raconter des histoires d'enfants dérobés à leurs parents par ces femmes qui couraient le pays ; mais il ne savait pourquoi celle-ci ne lui inspirait pas la même frayeur.

Au milieu du sentier, chemin faisant, ils rencontrèrent le garde de la forêt, qui reconnut Ib. Grâce à lui, les enfants, qui n'avaient pu indiquer exactement leur demeure à la bohémienne, furent ramenés sains et saufs chez le sabotier.

Jeppé Jaens et le passeur les attendaient avec anxiété. On leur pardonna, et bien leur en prit, car ils auraient certainement mérité tous deux d'être fouettés pour leur désobéissance. On se contenta de les gronder bien fort pour avoir laissé tomber à l'eau le cochon de lait, et surtout pour s'être enfuis dans le bois. Ce jour-là, ils l'échappèrent belle !

Les larmes essuyées, le passeur s'en alla avec Christine chez lui. Ib resta dans la petite cabane du sabotier. La première chose qu'Ib fit le soir, lorsqu'il fut seul, ce fut de tirer doucement de sa poche, en s'assurant bien que personne ne le voyait, la noix noire qui contenait, au dire de la bohémienne, ce qu'il y avait de mieux au monde pour lui.

Il alla sur la pointe des pieds la placer avec précaution entre la porte entr'ouverte et le seuil, puis brusquement ferma la porte.

Crac ! la noix se cassa. Mais quel ne fut pas le désappointement du petit Ib quand, au lieu de l'amande, il ne trouva qu'un peu de poussière noirâtre assez semblable à du tabac à priser. Un ver avait mangé le fruit.

— J'aurais dû m'en douter, se dit Ib : comment ai-je pu être assez sot de croire que dans cette noix si petite il y avait place pour les plus belles choses du monde ! Christine y sera trompée autant que moi. Adieu ses belles robes et son carrosse d'or ! J'aurais dû me souvenir tout de suite du conseil que papa me donne si souvent quand il me dit : « Ib, souviens-toi que dans la vie l'homme ne doit demander son bonheur qu'à son travail et non au hasard ! »

IV

L'hiver arriva, puis le nouvel an. Plusieurs années s'écoulèrent alors à la suite. Ib et Christine grandissaient tous deux comme le chêne qu'ils avaient un jour planté ensemble devant la porte du sabotier en mettant un gland en terre, et qui était maintenant beaucoup plus haut qu'eux.

Ib fut envoyé à l'école chez le pasteur du village voisin.

Un jour, le passeur vint apprendre à Jeppé Jaens qu'il allait faire entrer sa fille en condition. C'était une occasion qui s'offrait, ou plutôt une bonne fortune. Les propriétaires de l'hôtellerie de Herning, des gens riches et généreux, avaient besoin de quelqu'un pour venir en aide à leur cuisinière. Christine ferait aussi bien, sinon mieux que personne, leur affaire ; il n'y avait qu'un seul ennui : l'hôtellerie était loin, à plusieurs lieues de distance de la forêt. Le père ne pouvait aller voir sa fille que bien rarement ; mais ne devait-il pas tout sacrifier au bonheur de son enfant ? D'ailleurs les gens de Herning avaient promis, si Christine répondait à leurs bontés par son obéissance et son zèle au travail, de la faire instruire et plus tard de l'adopter.

Ib et Christine versèrent bien des larmes quand on leur annonça qu'ils n'allaient plus se revoir pendant quelque temps, peut-être pendant quelques années, peut-être jamais. Ce fut une grande désolation pour les deux enfants. Ils étaient si accoutumés à vivre ensemble qu'ils s'étaient crus inséparables. On les appelait les *petits fiancés* ; et comme c'étaient leurs parents, le passeur

et le sabotier, qui leur avaient donné ces noms, rien ne faisait prévoir ce grand changement dans leur existence.

Au moment du départ, Christine fit voir à Ib les deux noix de la bohémienne qu'elle avait conservées avec soin sans les casser ; et elle ajouta qu'elle avait gardé dans sa malle les petits sabots qu'il avait taillés pour elle, il y avait déjà bien des années.

Puis, après bien des larmes et bien des baisers, on se quitta.

Ib resta plusieurs mois chez le pasteur ; mais il souffrait d'être éloigné de ses parents ; il ne pouvait s'habituer à vivre loin de sa mère. Aussi fut-il décidé qu'il reviendrait le plus tôt possible à la maison paternelle. Il lisait d'ailleurs couramment et écrivait si lisiblement que tout le monde en était stupéfait. Il en savait certes assez pour faire des sabots et des cuillers de bois comme son père.

Un triste événement vint précipiter son retour dans sa famille : Jeppe Jaens mourut subitement ; et comme la veuve du sabotier n'avait pas d'autre enfant que son fils Ib, elle s'empressa de le rappeler. Ib ne mit pas beaucoup de temps à se perfectionner dans le métier de son père. Comme lui, il fit, l'hiver, des sabots, et, l'été, il cultiva son petit champ. Sa mère était heureuse de l'avoir avec elle. Il était si bon, si dévoué, si prévenant !

Rarement, de loin en loin, un facteur ou un marchand d'anguilles qui passait par le village apportait des nouvelles de Christine. Tout ce qu'on savait d'elle, c'était qu'elle se trouvait bien chez les hôteliers d'Herning. Elle écrivait de temps à autre une longue lettre à son père, car elle aussi savait écrire et lire maintenant, et jamais elle ne manquait de faire des compliments à Ib et à sa mère. Un jour, elle annonça un grand événement : on lui avait donné une demi-douzaine de chemises neuves et une belle robe que la dame n'avait presque pas portée elle-même. C'étaient de bien bonnes nouvelles.

Le printemps suivant, par une belle matinée, on frappa à la porte de la mère d'Ib. Jugez de la surprise générale ! Les visiteurs n'étaient autres que le passeur et Christine. Elle n'était venue que pour un jour et devait repartir le soir même. Une voiture de l'hôtellerie avait amené des voyageurs à peu de distance de la maison du passeur. Christine avait obtenu l'autorisation de profiter de cette aubaine.

Elle était superbe dans son costume des dimanches. On eût dit une demoiselle riche, tant elle était jolie ; sa robe était magnifique, et elle lui allait à ravir. Le pauvre Ib, lui, n'avait que ses habits de travail, ceux qu'il mettait tous les jours. Il était si ému, si troublé, qu'il ne put prononcer une parole. Pourtant il lui prit la main et la retint dans les siennes. Ses yeux rayonnaient de bonheur ; mais ses lèvres restaient closes.

Il n'en était pas de même de Christine. Elle ne tarissait point de nouvelles. Elle avait tant d'histoires à raconter ! Et la première chose qu'elle fit, ce fut de faire sonner un bon gros baiser sur la joue d'Ib.

— On dirait que tu ne me reconnais plus ? s'écria-t-elle, le voyant tout timide, tout embarrassé.

Mais, même quand ils furent seuls, il demeura bouleversé, sans voix, tenant toujours Christine par la main, et baissant les yeux.

A la fin il balbutia :

— Tu es devenue une belle demoiselle, et moi je suis resté un pauvre paysan. Oh ! si tu savais combien j'ai pensé à toi et au temps où nous cueillions ensemble des myrtilles dans le bois !

Il lui donna le bras, et ils allèrent se promener sur la montée. Tous les souvenirs de leur enfance se réveillaient ici pour eux. Que de fois ils avaient contemplé ensemble, comme ils le faisaient maintenant, les détours et les coudes de la rivière, les frondaisons du bois, les collines verdoyantes !

Ib laissait parler Christine. Mais son silence, à lui, n'était point de l'indifférence. Plus Christine lui parlait du passé, plus il songeait à l'avenir, et en ce moment-là l'avenir lui apparaissait sous des couleurs si riantes qu'il ne pouvait en détacher ses pensées.

Il se disait que bientôt il aurait achevé son apprentissage, et qu'il pourrait épouser Christine, car ils étaient fiancés. Ne le leur avait-on pas répété cent fois !

— Nous serons heureux ! pensait-il.

L'heure approchait où la voiture qui avait amené Christine devait revenir avec les voyageurs. Les instants s'écoulaient rapidement. Christine ne pouvait à aucun prix manquer de parole à ses maîtres qui étaient aussi ses bienfaiteurs. Ib et le passeur la reconduisirent. Il faisait un beau clair de lune, et le ciel était tout semé d'étoiles d'or.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit où ils devaient se quitter, Ib reprit la main de Christine ; et cette fois il ne put se décider à la laisser s'en aller. Il tremblait comme s'il avait eu la fièvre. Ses yeux étaient humides, et son doux visage s'assombrissait. D'une voix tremblante mais qui partait du fond du cœur, il balbutia :

— Je sais que tu es maintenant habituée au luxe ; mais quand tu seras ma femme et que tu viendras demeurer avec ma mère et avec moi, tu arrangeras la maison comme tu le voudras.

— Non, non, dit-elle avec un grand éclat de rire, comme tu le voudras, toi, Ib, car c'est le mari qui doit être le maître. Je sais bien que tu me rendras heureuse, et je pense que notre séparation ne durera plus longtemps.

Puis ils se dirent adieu. Et quand Ib revint avec le passeur, il parla de ses projets d'avenir. Et le passeur, qui le considérait lui-même comme son futur gendre, lui redit bien des fois qu'il serait heureux le jour où il pourrait appeler son fils.

V

Une année se passa. Ib et Christine s'écrivaient maintenant au moins tous les mois. Dans toutes leurs lettres, il était question de leur avenir. Pour tous deux, ce mot n'avait qu'une seule et même signification.

Un jour, le passeur vint trouver Ib. Il revenait de Herning. Il avait vu Christine : elle était plus jolie que jamais. Tout le monde l'aimait, tout le monde vantait sa bonté, sa douceur. Les hôteliers étaient si charmés d'elle qu'ils allaient enfin réaliser leur projet de l'adopter.

— Et, ajouta le batelier, cela leur sera d'autant plus facile que leur neveu, qui est revenu de Copenhague où il a une belle place dans un grand établissement, leur a témoigné son désir d'épouser Christine. Ils en ont parlé sérieusement à la jeune fille ; mais Christine n'a pas répondu. Seulement elle m'a prié de te dire, Ib, qu'elle ne t'oubliait pas.

Quand le passeur eut achevé de parler, Ib ne répondit rien, mais il secoua la tête, et après un très long silence :

— Christine ne doit pas repousser son bonheur, dit-il.

Puis il quitta le passeur et rentra dans la maison, le laissant causer avec sa mère. Un quart d'heure après, il revint tenant une lettre fermée à la main. Il pria le passeur de la remettre au facteur.

Le passeur jeta machinalement les yeux sur l'adresse. La lettre était pour Christine. Ib conseillait à son amie d'enfance de céder au désir de ses bienfaiteurs.

« Tu aurais été sans doute heureuse avec moi, Christine, disait-il ; mais je suis pauvre, et celui qui veut t'épouser est un homme riche. Si tu crois que la richesse soit nécessaire à ton bonheur, ne refuse pas l'offre qui t'est faite. »

A l'automne qui suivit, on publia les bans de Christine avec le neveu de ses bienfaiteurs. Les deux mariés allèrent habiter Copenhague. Christine, en quittant son père, demanda des nouvelles d'Ib. Le passeur lui répondit que le fils du sabotier était toujours avec sa mère, et que celle-ci le considérait comme le meilleur des enfants.

VI

Quelques années se passèrent. Les bienfaiteurs de Christine étaient morts. Son mari avait hérité de tous leurs biens. Christine était maintenant dans l'opulence. La bohémienne avait eu raison : la petite fille d'autrefois, qui avait eu les deux noix en partage, pouvait à présent aller dans les rues de Copenhague en carrosse et porter des robes magnifiques, des dentelles, des chapeaux du plus grand prix.

Deux ans s'écoulèrent encore : deux ans pendant lesquels le passeur n'eut aucune nouvelle de sa fille. Puis, un jour, il reçut d'elle une lettre qui le navra. La roue de la fortune avait brusquement tourné. Pauvre Christine ! ni elle ni son mari n'avaient compris que les caisses les plus grandes ne sont pas inépuisables : ils avaient dépensé sans calculer, et maintenant ils étaient dans la gêne.

La bruyère fleurit, puis elle se dessécha. La neige tomba comme les années précédentes et s'amoncela sur la colline où jadis Ib et Christine jouaient ensemble. Puis le soleil reparut plus chaud, et la neige se fondit. Puis le printemps revint, et Ib put regagner son champ. Le voici poussant devant lui la charrue que tire un attelage vigoureux. Tout à coup il s'arrête : le soc vient de se heurter à un obstacle. Il fouille la terre et en retire un objet étrange, semblable à un copeau noir. Ib le soupèse dans sa main. Point de doute : l'objet est en métal ; à la place où le soc l'avait touché, il y avait une trainée de lumière brillante.

Ib considère de plus près sa trouvaille. C'était un bracelet d'or massif qui provenait d'un tombeau remontant à ces époques antiques où le Danemark, comme tous les autres pays de l'Europe fut occupé par les hordes envahissantes et barbares. Quelque guerrier puissant avait dû être enterré là, revêtu de ses ornements et de ses insignes. Ib fouilla le sol et le sous-sol, et se vit bientôt en possession d'une armure complète. Il courut montrer le tout au passeur qui s'extasia sur la richesse du trésor et conseilla au jeune sabotier d'en parler au bailli. A peine ce dernier eut-il jeté les yeux sur les objets découverts par Ib qu'il s'écria avec enthousiasme :

— Tu as trouvé dans la terre, mon heureux ami, ce qu'elle pouvait t'offrir de mieux.

Ib se rappela tout à coup la prédiction de la bohémienne, et il comprit pourquoi la noix noire qu'il avait cassée ne renfermait que de la poussière : la vieille femme ne l'avait point trompé.

Le bateau qui fait le service de la poste partait le lendemain matin pour Copenhague. Le bailli fut d'avis que le meilleur parti à tirer de la trouvaille était d'aller la vendre au musée de la capitale. Ib prit donc le bateau à la petite pointe du jour et se mit en route. Ce n'était pas sans un certain tremblement qu'il affrontait ce qu'il regardait comme la plus hardie des entreprises, car Copenhague était pour lui au bout du monde.

Enfin il y arriva. Le trésor lui fut richement payé. Il reçut la somme fabuleuse, à ses yeux, de six cents rixdales. Puis, son magot bien serré sous sa veste, il se promena dans la grande ville, dont il enfila l'une après l'autre les rues larges ou étroites, qui formaient pour lui comme les méandres d'un labyrinthe. Il allait devant lui, ébahi, n'ayant jamais rien vu de pareil, ne comprenant point qu'il pût y avoir au monde rien de plus beau.

Le soir tombait ; Ib traversa, sans savoir où il allait, le pont de bois qui menait à Christianshavn, le quartier le plus misérable de la capitale danoise. Il n'y avait, à part lui, personne dans la rue.

Très perplexe, il demeurait immobile, ignorant de quel côté il devait se diriger, lorsqu'il vit sortir d'une maison délabrée et pauvre une petite fille en haillons qui passa à quelques pas de lui.

Ib l'arrêta pour lui demander le chemin.

L'enfant hésita, le regarda avec effroi, et ses yeux se remplirent de larmes. Ib l'interrogea sur ce qui causait son chagrin. Elle lui répondit quelques paroles craintives auxquelles il ne comprit rien.

Ib la prit doucement par la main et lui dit de se rassurer. A ce moment, la lumière d'une lanterne qui pendait au milieu de la rue éclaira le visage de l'enfant. Ib se sentit tout bouleversé : il avait devant lui l'image de Christine, telle qu'il l'avait connue, lorsqu'ils étaient, elle et lui, tout petits et qu'ils voyageaient sur la rivière dans la barque du passeur.

Ib ne pouvait s'y tromper : les traits de la petite Christine d'autrefois étaient trop bien gravés dans sa mémoire et dans son cœur.

L'enfant, qu'il caressa tendrement, le voyant si bon, cessa de s'alarmer. Ib la pria de lui dire où elle demeurait. Elle marcha devant lui jusqu'à la maison dont l'apparence était si pauvre. Ib monta un escalier vermoulu, étroit et branlant.

Tout en haut, sous les toits, il se trouva, sur un petit palier, devant une porte en bois non rabotée. Il la poussa et pénétra dans un galetas.

Dès les premiers pas, un air méphitique le saisit à la gorge. Point de lumière. Mais, au fond de la pièce, quelqu'un qui respirait péniblement en gémissant. Ib fit partir une allumette. Alors, dans un coin, sur un grabat, il aperçut une femme dont le visage amaigri attestait la souffrance.

C'était la mère de l'enfant.

Ib s'approcha d'elle et d'une voix compatissante :

— Puis-je vous venir en aide ? dit-il. Vous me paraissez malade et malheureuse. J'ai rencontré cette petite fille, il y a un instant, dans la rue ; et je suis monté jusqu'ici. Je voudrais vous être utile ; malheureusement je suis étranger. Ne connaissez-vous personne, un voisin, une voisine que je puisse faire venir pour vous veiller ?

La malade ne lui répondit point. Voyant qu'elle avait la tête presque penchée hors du lit, il la releva et la replaça sur l'oreiller.

Alors il alluma une petite chandelle de suif qu'il avait aperçue sur une petite table.

A peine la lumière s'est-elle projetée sur la figure de la femme alitée qu'il pousse un cri déchirant : celle qui est étendue là, c'est Christine ! Christine, qu'il avait jadis rêvée si heureuse !...

Depuis bien des années on n'avait pas entendu parler d'elle dans le Jutland. Il semblait qu'autour de lui tout le monde prit à tâche de ne point nommer la fille du passeur. C'était sans doute qu'on n'avait point de bien à en dire. Quelques-uns affirmaient que si le passeur était mort encore jeune, c'est qu'il avait le cœur brisé par le chagrin. Pourquoi ? Personne n'eût pu le préciser ; mais tout bas, quand Ib n'était pas là, aux veillées, on se racontait volontiers que le mari de Christine avait jeté par la fenêtre l'argent qu'il avait eu de son oncle et de sa tante, après leur mort ; puis, il avait quitté son emploi ; il s'était mis à courir les pays étrangers ; enfin, revenu à Copenhague, il avait fait des dettes. Peu à peu le carrosse doré de Christine avait versé dans la boue. Quand la ruine fut complète, le mari s'était noyé, laissant sa pauvre jeune veuve dans la plus noire misère avec deux enfants en bas âge.

Depuis ce moment, Christine avait dépéri de jour en jour. Le chagrin la

consommait. Son second enfant avait succombé aux privations. Il ne lui restait qu'une petite fille, celle qu'Ib venait de rencontrer et qui portait le nom de sa mère.

Pauvre mère ! Elle était tombée dans le plus affreux dénûment. Elle se mourait de froid, de faim, dans ce taudis infect. Quelle différence entre cet abandon, cette misère et la vie qu'elle avait menée jadis dans la bruyère, lorsqu'elle était la compagne d'Ib et sa *petite fiancée* !

Il était debout devant le grabat, le coude dans une main, le menton dans l'autre, pensif, blême, désolé.

Elles avait les paupières appesanties, et sa poitrine qui se soulevait convulsivement, annonçait que l'heure de la fin était proche. La petite fille se penchait sur elle, mais la moribonde ne la voyait point.

Tout à coup, Christine se retourna vivement et ses yeux se clouèrent successivement sur l'enfant, puis sur Ib, qu'ils interrogèrent avec une ténacité persistante, en s'ouvrant démesurément.

L'avait-elle reconnu ? Il ne le sut jamais, car elle ne prononça pas une parole.

Une minute après, elle avait cessé de vivre.

VII

Nous voici, comme au début de cette triste histoire, dans le bois, près de la rivière de Gudena. La bruyère est sans fleurs. Le ciel est gris, le vent d'automne a soufflé sur la terre et desséché la végétation. Il pousse les feuilles jaunies, en balayant la lande, jusqu'au ruisseau ou bien les entasse devant la hutte en tourbe qu'habitait autrefois le passeur et où demeurent maintenant des étrangers. Au pied de l'élévation de terrain en dos d'âne s'abrite contre la tempête, à l'ombre des grands arbres, une maison petite, mais propre, blanche, recrépie de frais, attestant par ses dehors l'aisance de ceux qui l'occupent. C'est l'habitation de la veuve de Jeppe Jeans et de son fils. A l'intérieur flambe dans l'âtre un grand feu de tourbe. La pièce est éclairée par le gai sourire et les yeux brillants d'une jeune enfant. Elle est la joie du logis.

La voici assise sur les genoux d'Ib, qui lui tient lieu de père. Car elle est orpheline : ses vrais parents dorment du sommeil éternel, l'un au fond du canal de Copenhague, l'autre dans le cimetière de la grande ville. Mais l'enfant ignore ces événements. Pourquoi l'attristerait-on en les lui apprenant ? Elle est heureuse. Pour elle, Ib est son papa, et la veuve de Jeppe sa maman. Des autres, qui ne sont plus, elle ne se souvient point.

Ib est un des hommes importants de la contrée : il a peu à peu acquis de l'aisance et un petit bien qu'il arrondit d'année en année. Sa probité, son activité ont été récompensées. Il a fait fructifier les six cents rixdales que lui a valu autrefois le trésor trouvé dans son champ.

Il a tout ce qu'il a souhaité : sa mère, quoique d'un âge très avancé, est toujours valide, et il a retrouvé la petite Christine.

FIN

Le Gérant de la Nouvelle Bibliothèque populaire : HENRI GAUTIER.

ANGERS, IMPRIMERIE BURDIN ET C^{ie}, RUE GARNIER, 4.